

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

SEPTIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1879.

SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1878	
I. Québec.....	3
II. Montréal.....	7
III. Trois-Rivières.....	10
IV. St. Hyacinthe.....	12
MISSION DES NASKAPIS.—Lettre du R. P. Lacasse.....	14
NORD-OUEST.—Lettres des Sœurs Grises.....	27
PÉLÉRINAGE AUX SAINTS-LIEUX.....	37
AFRIQUE.—Vicariat apostolique de l'Afrique Centrale (<i>Suite et fin.</i>)	44
Missions de l'Afrique Equatoriale.....	61

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1879

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FÉVRIER 1879.

(NOUVELLE SERIE)

SEPTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1879

Permis d'imprimer,

+ EDOUARD CH. EV. de Montréal.

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le Diocèse de Québec, pour l'année 1878.

(Le signe * indique que la contribution ou une partie d'icelle, a été envoyée après la fermeture des comptes. On la trouvera indiquée à la suite de ce compte-rendu.)

(42ème année.)

VILLE DE QUÉBEC.

* Basilique et N. D. de la		Rapporté.....\$	479 53
Garde.....\$	311 52	St. Patrice.....	
Archevêché.....	10 00	St. Laurent du-Havre....	49 00
Grand Séminaire.....	16 05	Faubourg St. Jean.....	273 80
Petit Séminaire.....	29 90	St. Roch.....	593 75
Hotel-Dieu.....	27 75	St. Sauveur.....	332 69
Dames Ursulines.....	39 00	Soldats.....	2 00
Hopital Général.....	34 81	Ecole Normale.....	4 05
Sœurs de la Charité.....	8 50	Asile des Aliénés.....	10 00
Sœurs du Bon Pasteur * ..			
Porté.....\$	479 53	Porté.....\$	1742 82

CAMPAGNES.

Rapporté.....\$	1742 82	Rapporté.....\$	2391 08
Agapit St.....	10 00	Augustin St.....	213 73
Agathe Ste.....	32 00	Basile St.....	
Alban St.....	35 00	Beaumont.....	49 83
Alexandre St.....	15 50	Beauport.....	350 00
Ambroise St.....	69 25	Bernard St.....	25 15
Anastasie Ste.....	2 00	Berthier.....	11 00
Ancienne Lorette.....	112 85	Cajétan St. d'Armagh....	5 15
André St.....	19 70	Calixte St. de Somerset..	71 00
Auge-Gardien.....	60 60	Cap-Santé.....	33 05
Anges SS. de la Beauce...		Cap St. Ignace.....	73 30
Anne Ste. de Beaupré....	41 36	Casimir St.....	26 80
Anne Ste. de Lapocatière..	100 00	Catherine Ste.....	
Anselme St.....	60 00	Charles St.....	78 00
Antoine St.....	49 25	Charlesbourg.....	54 00
Antonin St.....	21 25	Chateau-Richer.....	4 55
Apollinaire St.....	14 00	Claire Ste.....	40 00
Aubert St.....	5 50		
Porté.....\$	2391 08	Porté.....\$	3426 64

Rapporté,.....\$3426 64		Rapporté,.....\$4805 73	
Collège de Ste. Anne.....	11 00	Lambert St.....	24 55
Côme St.....	3 18	Lambton.....	
Croix Ste.....	24 20	Laurent St.....	110 00
Couvent de Jésus-Marie...	5 00	Laval.....	
Cyrille St.....		Lazare St.....	32 50
David St. de l'Aube Rivière (voir Lévis).....		Léon St. (Voir Ste. Germaine).....	
Denis St.....	22 50	Lévis et St. David.....	229 40
Deschambault.....		Lotbinière.....	40 00
Ecureuils.....	6 12	Louise Ste.....	6 00
Edouard St. de Frampton.	9 00	Magloire St.....	
Edouard St. de Lotbinière.	30 00	Malachie St.....	7 27
Eleuthère St.....	2 00	Marguerite Ste.....	4 75
Elzéar St.....	19 00	Marie Ste.....	14 61
Emmèlie Ste.....	22 00	Michel St.....	83 00
Ephrem St.....	8 00	Mont Carmel.....	
Étienne St.....	2 00	Narcisse St.....	21 00
Eugène St.....	4 00	Nicolas St.....	43 50
Evariste St. (1877).....	6 00	N. D. du Portage.....	7 00
Famille Ste.....	35 15	Onésime St.....	
Félix St. du Cap-Rouge...	12 18	Pacôme St.....	10 00
Ferdinand St.....	10 25	Paschal St.....	92 50
Ferréol St.....	5 00	Patrice St. de Beauvillage.	
Flavien St.....	12 00	Paul St. de Montmény....	1 30
Foye Ste.*.....		Perpétue Ste.....	2 00
François St. de Beauce...	6 60	Pétronille Ste.....	25 00
François St. I. O.....	27 30	Philippe St. de Néri.....	17 10
François St. R. d. S.....	42 25	Pierre Baptiste St.....	0 75
Frédéric St.....	15 42	Pierre St. de Broughton...	12 75
Georges St. (2 ans).....	40 00	Pierre St. I. O.....	121 40
Germaine Ste. et St. Léon.	5 65	Pierre St. R. d. S.....	24 10
Gervais St.....	49 37	Pointe aux Trembles.....	57 95
Gilles St.....		Portneuf.....	34 00
Grondines.....	46 75	Raphaël St.....	18 37
Hélène Ste.....	15 08	Raymond St.....	32 12
Hénédine Ste.....	9 00	Rivière du Loup.....	36 36
Henri St.....	61 82	Rivière Ouëlle.....	18 45
Honoré St.....	5 65	Roch St. des Aulnets....	43 20
Inverness.....		Romuald St.....	
Isidore St.....	40 60	S.C. de Jésus de Broughton	8 66
Ile aux Grues.....	32 10	Sébastien St.....	
Islet.....	98 00	Séverin St.....	6 75
Jean-Chrysostôme St.....	33 95	Sillery.....	24 70
Jean St. Deschailions....	44 57	Sophie Ste.....	9 15
Jean St. I. O.....	221 80	Stoneham.....	1 50
Jean St. Port Joly.....	66 00	Sylvestre St.....	31 15
Jeanne Ste.....	42 50	Thomas St.....	118 10
Joachim St.....	40 15	Tite St.....	0 80
Joseph St. de Beauce.....	41 45	Ubalde St.....	
Joseph St. de Lévis.....	82 50	Valcartier.....	2 95
Julie Ste.....	17 00	Valier St.....	53 80
Justine Ste.....		Victor St.....	3 35
Kamouraska.....	45 00		
Porté.....	\$4805 73		\$6237 57

DIOCÈSE DE CHICOUTIMI.

Chicoutimi	\$ 65 00	Rapporté.....	\$ 218 48
Agnès Ste.....	10 00	Irénée St.....	2 50
Alexis St.....		Ile aux Coudres.....	63 50
Alphonse St.....		Jérôme St *	
Anne Ste. du Saguenay * ..		Louis S. de Métabetchouan	
Anse St. Jean.....	1 18	Malbaie	44 00
Baie St. Paul (2 ans).....	78 20	N. D. du Lac St. Jean....	2 00
Dominique St.....		N. D. de Laterrière.....	13 35
Eboulements.....	12 00	Paul St. de Mille-Vaches..	
Escoumains.....	13 50	Petite Rivière *	7 86
Fidèle St.....	17 75	Prime St. *	
Fulgence St.....		Siméon St.....	
Hébertville.....	19 85	Tadoussac *	
Hilarion St.....	1 00	Urbain St.....	
Porté.....	\$218 48		\$ 351 69
Montant de la recette des paroisses du Diocèse de Québec....	\$ 6237 57		
" " " " " " " " Chicoutimi.			351 69
			\$6589 26
Intérêts sur fonds placés et dons.....			585 58
Averages tels que marqués dans le compte-rendu de l'année dernière.....			187 60
Total de la recette de 1878.....			\$ 7362 44

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1878 et finissant le 1er Octobre 1879.

Montant mis à la disposition de Mgr. l'Archevêque.....	\$ 1060 00
Annales françaises et anglaises.....	450 00
Pour vases sacrés, ornements, etc.....	569 62
Missions du Saint Maurice.....	400 09
Missions des Naskapis.....	600 00
Missions des Montagnais.....	55 00
Missions de l'Île à la Grosse.....	100 00
Montant mis à la disposition de Mgr. de Chicoutimi.....	1275 00
A Mgr. de Sherbrooke pour "la Patrie".....	100 00
Chapelle de St. Adrien.....	100 00
" de St. Eleuthère.....	40 00
" d'Inverness.....	72 00
" de N. D. de Lourdes.....	170 80
" de St. Pamphile.....	100 00
" St. Pierre-Baptiste.....	100 00
Pour défrichements à S. Samuel.....	100 00
Pour une terre à Inverness.....	100 00
Pour mission de Valcartier.....	50 00
Porté.....	\$5382 44

Repporté.....	\$3382 44
Missionnaire de St. Adrien par S. Ferdinand.....	25 00
“ de Ste. Anastasie.....	100 00
“ de St. Côme.....	50 00
“ de St. Eleuthère.....	200 00
“ d'Inverness.....	150 00
“ de Ste. Justine.....	180 00
“ du Lac Beauport par Laval.....	50 00
“ de Laval.....	150 00
“ de St. Léon de Standon.....	50 00
“ de Leeds par Inverness.....	25 00
“ de St. Magloire.....	120 00
“ de St. Marcel par St. Cyrille.....	50 00
“ de St. Martin par St. Georges.....	50 00
“ de N. D. de Lourdes par Ste. Julie.....	25 00
“ de St. Paul de Montminy.....	120 00
“ de Ste. Perpétue.....	100 00
“ de St. Philémon par St. Paul.....	25 00
“ de St. Pierre-Baptiste par Inverness.....	25 00
“ de St. Stanislas par Petite Rivière.....	25 00
“ de Stoneham.....	160 00
“ de Tewkesbury par Valcartier.....	50 60
“ de St. Ubalde.....	100 00
“ de Valcartier.....	150 00
Montant alloué.....	\$ 7362 44

RÉSUMÉ :

Total de la recette de 1878.....	\$ 7362 44
En caisse de l'an dernier.....	5005 00
Total.....	\$12367 44
Montant alloué pour 1878-79.....	7362 44
Reste en caisse.....	\$ 5005 00

II. TETU, Ptre., Aumônier.

Québec, 28 décembre 1878.

Recettes entrées après la clôture des comptes.

Asile du Bon Pasteur.....	\$ 8 00
Ste. Anne du Saguenay.....	2 00
St. Prime.....	2 00
Ste. Foye.....	43 00
Deschambault.....	54 00
Tadoussac.....	4 00
Sillery (balance).....	4 00
St. Cyrille.....	5 00
St. Jérôme.....	4 00
Petite Rivière.....	14 00
	\$ 140 00

DIOCÈSE DE MONTREAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1878.

Argent en mains au 31 Décembre 1877, pour faire face aux
dépenses de 1878.....\$4871 71.

<i>Payé</i>		Rapporté.....\$2314 10
Aux Sœurs de la Pro- vidence.....	\$12 50	A l'OEuvre des Ta- bernacles..... 110 00
Aux Sœurs Grises...	53 40	Aux Oblats..... 800 00
A Mgr. de Sherbrooke	150 00	Au Miss. de Caugh- nauwaga..... 200 00
Au Miss. de Piopolis.	50 00	" St Michel des Saints..... 250 00
" Ste. Anastasie.	300 00	" Ste Marguerite 125 00
" St. Donat.....	150 00	" St Colomban.. 150 00
" St. Hippolyte..	350 00	" St Théodore de Cheitsey.. 200 00
" Ste Béatrix....	100 00	" d'Ormstowm.. 100 00
" St. Damien....	150 00	" d'Hinchin- brooke..... 150 00
Pour pierres sacrées	11 00	" Ste Julienne.. 50 00
Au Miss. du B. Alph.	100 00	" Rawdon..... 100 00
" Ste Emmélie..	250 00	" Ste Sophie.... 30 00
" St Come.....	150 00	A Madawaska..... 50 00
" Ste Agnès de Dundee.....	75 00	Au Miss. de Ste Lucie 54 00
" St Calixte.....	50 00	
Impressions des An- nales et circulaires et frais d'expédition	362 20	
Porté.....	\$2314 10	\$4683 10

Avoir.....\$4871 71
Dépenses..... 4683 10

Balance.....\$ 188 61

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1878.

Ville.

Notre-Dame.....	\$ 584 05
St. Pierre.....	410 00
Cathédrale.....	180 00
Legs de Mr. Desautels.....	200 00
Legs de Mde. LaRocque.....	120 00
N.-D. de Grâce.....	50 00
Hotel-Dieu.....	35 76
Legs Beaudry.....	24 10
Legs McKay.....	24 00
Asile Nazareth.....	3 12
Eglise St. Joseph.....	2 14
	<hr/>
	\$1633 17

Campagnes.

L'Assomption.....	\$ 160 10	Rapporté.....	\$1530 41
St. Jacques de l'A- chigan.....	128 75	Sault-au-Récollet.....	38 34
Ste. Geneviève.....	109 00	Sœurs de Ste. Anne.....	36 00
St. Rémi.....	86 42	St. Paul de Joliette..	34 00
St. Henri Mascouche	84 67	Lachine.....	33 50
Epiphanie.....	82 50	Lavaltrie.....	33 15
Laprairie.....	80 79	Coll. l'Assomption...	32 90
Terrebonne.....	71 70	St. Barthélemi.....	31 00
Ste. Anne des Plaines	68 00	St. Paul l'Ermite....	31 00
Boucherville.....	67 50	Ste. Elizabeth.....	30 60
St. Constant.....	61 90	St. Martin.....	30 00
Ile Dupas.....	61 00	Joliette.....	28 09
St. Louis de Gonz... Varennes.....	60 00	St. Valentin.....	25 00
St. Alexis.....	57 60	St. Esprit.....	25 00
Lachenaie.....	55 50	St. Etienne.....	25 00
Lanoraie.....	42 80	Contrecoeur.....	22 00
Longueuil.....	45 00	St. Laurent.....	21 75
St. Lin.....	42 89	Couv. d'Hochelaga..	21 00
St. Isidore.....	42 75	St. Thomas.....	21 00
Berthier.....	42 15	St. Ambroise....	20 33
Pointe-aux-Trembles	40 76	St. Placide.....	20 00
	38 63	St. Michel.....	19 63
		St. Sulpice.....	18 00
	<hr/>		
Porté.....	\$1530 41	Porté.....	\$2127 10

Rapporté.....	\$2127 10	Rapporté.....	\$2349 47
Ste. Martine.....	15 75	Vaudreuil.....	9 45
St. Hubert.....	15 75	Sém: Ste. Thérèse...	8 00
Chambly.....	15 50	St. Urbain.....	8 00
St. Frs. de Sales.....	14 00	St. Hermas.....	7 50
Coteau du Lac St.		St. Basile.....	7 40
Ignace.....	14 00	St. Zotique.....	7 00
St. Jacques le Min...	14 00	Les Cèdres.....	6 00
Paroisse inconnue...	14 00	Chateauguay.....	6 00
St. Cuthbert.....	14 00	St. Jérôme.....	5 50
St. Calixte.....	12 67	St. Philomène.....	5 45
Ile Perrot.....	12 50	Ste. Mélanie d'Aille-	
St. Thimothée.....	12 25	boust.....	5 00
St. Justine.....	12 00	St. Félix.....	5 00
St. Béatrix.....	11 50	St. Janvier.....	4 34
St. Monique.....	11 45	Ste. Julienne.....	4 32
Lachenaie.....	11 10	Ste. Dorothée.....	4 00
St. Eustache.....	11 00	St. Théodore de	
St. Clet.....	10 90	Chertsey.....	2 63
Porté.....	\$2349 47	Total.....	\$2444 06

RÉCAPITULATION.

Recettes de la ville.....	\$1633 17
" des campagnes.....	2444 06
Intérêts.....	85 46
Balance du dernier exercice.....	188 61

En Caisse au 31 Déc. 1878 pour les besoins de 1879...\$4351 30

Montréal, 30 Décembre 1878.

EDM. MOREAU, Chan.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

*Liste des recettes de la Propagation de la Foi dans le diocèse
des Trois-Rivières durant l'année 1878.*

Ste. Monique.....	\$243 00	Rapporté.....	\$2078 39
Trois-Rivières.....	170 00	St. Cyrille.....	13 50
La Baie du Febvre.....	145 00	St. Narcisse.....	11 89
St. Zéphirin.....	27 37	St. Etienne.....	11 50
" don d'un particulier.	100 00	Mont-Carmel.....	10 14
La Rivière du Loup.....	126 69	Stanford.....	10 00
Maskinongé (1877).....	100 00	St. Bonaventure.....	9 16
" (1878).....	100 00	Pointe du Lac (1877).....	7 98
St. Léon.....	80 00	" (1878).....	7 98
Nicolet.....	76 50	Ste. Hélène.....	6 50
St. Grégoire.....	65 90	Séminaire de Nicolet.....	5 65
Ste. Anne de la Pérade..	65 00	St. Sévère.....	4 65
Champlain.....	55 50	St. Léonard.....	4 05
St. Thomas.....	52 00	Tingwick.....	4 00
Gentilly.....	51 58	Ste. Brégitte (1877).....	4 00
St. Médard de Warwick..	46 23	" (1878).....	4 07
Yamachiche.....	43 65	St. Célestin (1877).....	2 50
Ste. Gertrude.....	40 00	" (1878).....	2 75
St. Justin.....	37 65	Drummondville.....	1 40
St. Angèle.....	35 75	Ste. Victoire.....	1 25
St. Guillaume.....	32 25	St. Pie.....	1 00
Bécancourt.....	30 85	St. Stanislas.....	00 00
St. Maurice.....	29 35	St. Christophe.....	00 00
Batiscan.....	27 26	St. Valère.....	00 00
St. Pierre de Durham....	25 35	Kingsey.....	00 00
St. Pierre les Becquets..	22 60	St. Germain.....	00 00
St. François du Lac.....	22 00	Cap de la Madeleine.....	00 00
St. Barnabé.....	21 22	St. Wenceslas.....	00 00
St. Prosper.....	21 00	St. Fulgence.....	00 00
St. Norbert.....	20 00	St. Elie.....	00 00
St. David (1877).....	17 50	St. Tite.....	00 00
" (1878).....	17 50	St. Didace.....	00 00
Ste. Geneviève (1877)....	17 40	St. Albert.....	00 00
" (1878).....	17 40	Ste. Clothilde.....	00 00
Ste. Perpétue (1877)....	17 00	St. Paulin.....	00 00
" (1878).....	17 00	St. Paul.....	00 00
Ste. Sophie.....	16 00	St. Luc.....	00 00
Ste. Ursule (1877).....	15 24	St. Jean de Wickham....	00 00
" (1878).....	15 23	Ste. Eulalie.....	00 00
St. Boniface.....	15 20	St. Alexis.....	00 00
St. Michel.....	15 00	St. Louis de Blandford...	00 00
Porté.....	\$2078 39	Total.....	\$2202 36

*Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi de
1878 pour 1879.*

A. Mgr. Racine.....	\$ 400 00
" Ornaments et effets de mission, etc.....	200 00
" Impressions et voyages.....	200 00
" Annales de la Propagation de la Foi.....	150 00
" Mgr. Taché.....	100 00
" Chapelle des Abénakis.....	100 00
" Mission de St. Eugène.....	100 00
" St. Jean de Wickham.....	95 00
" St. Paul de Chester.....	95 00
" St. Albert de Warwick.....	95 00
" Ste. Clothide.....	95 00
" St. Elie de Caxton.....	80 00
" St. Louis de Blandford.....	80 00
" Ste. Eulalie.....	80 00
" Secours de charité.....	80 00
" Mission de Kingsay Falls.....	50 00
" Ste. Sophie de Léonard.....	40 00
" St. Valère.....	40 00
" Ste. Perpétue.....	34 00
" Ste. Angèle.....	30 00
" Ste. Victoire.....	25 00
" St. Wincelas.....	25 00
" St. Alexis.....	25 00
" Religieuses de Ménéssota.....	10 00
" Escompte sur argent américain.....	1 40
	<hr/>
	\$2230 40
Balance de l'année précédente.....	\$ 5 05
Recettes de l'année 1878.....	2250 56
	<hr/>
Recette totale.....	\$2255 61
Appropriation pour 1879.....	2230 40
	<hr/>
Balance en Caisse.....	\$ 25 21

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1878.

St. Antoine.....\$ 125 00	Rapporté.....\$1044 78
St. Denis..... 108 60	St. Hilaire..... 19 20
Belœil 100 00	Stanbridge 14 00
St. Césaire..... 70 92	St. Barnabé..... 14 00
Sorel..... 68 00	St. Mathias..... 13 50
St. Hyacinthe..... 56 05	St. Charles..... 12 00
St. Aimé..... 54 00	St. Marcel..... 11 50
St. Jean-Baptiste..... 45 00	St. Roch..... 10 80
Ste. Rosalie..... 44 60	St. Judes..... 10 50
St. Alexandre..... 44 13	St. Georges..... 10 00
St. Ours..... 40 50	St. Damase..... 9 65
St. Grégoire..... 38 00	St. Louis..... 9 26
St. Marc..... 30 40	Upton..... 9 00
St. Simon..... 28 75	St. Joachim..... 6 00
St. Hugues..... 25 65	Ste. Victoire..... 6 00
St. Athanase..... 25 00	N. D. Richelieu..... 5 00
St. Pie..... 24 81	Dunham..... 2 50
St. Dominique..... 23 37	St. Valérien..... 2 50
St. Théodore..... 21 50	Ste. Angèle..... 2 35
St. Sébastien..... 20 00	St. Paul..... 2 14
Roxton..... 20 00	Adamsville..... 2 00
Laprésentation..... 15 50	Ste. Hélène..... 1 80
Milton..... 15 00	Ste. Madeleine..... 1 25
Porté.....\$1044 78	Total.....\$ 1219 73

Dépenses.

Annales.....	\$ 72 30
Mandements et Circulaires.....	184 25
Objets de Culte.....	49 50
Visite Pastorale.....	28 60
Voyages au Concile.....	24 15
A l'Evêque de Sherbrooke.....	860 93
Total.....	\$ 1219 73

I. A. GRAVEL, V. G.

Recettes de l'Œuvre de St. François de Sales, 1878.

St. Hyacinthe.....	\$68 05		Rapport.....	\$ 847 92
Séminaire.....	15 00	83 05	St. Charles.....	13 00
St. Césaire.....	65 41		St. Dominique.....	13 00
St. Marie.....	58 00		St. Marcel.....	12 92
St. Pie.....	53 32		Farnham.....	12 00
L'Ange Gardien.....	50 00		St. Marc.....	11 00
Belœil.....	47 00		Stanbridge.....	10 00
Sorel.....	32 00		Roxton.....	10 00
Collège.....	9 00	41 00	Milton.....	10 00
St. Damase.....	37 63		Ste. Hélène.....	8 60
St. Aimé.....	37 00		St. Grégoire.....	7 50
St. Judes.....	33 50		St. Roch.....	7 20
St. Sébastien.....	33 00		St. Paul.....	7 00
St. Paris.....	32 50		Acton.....	6 75
St. Antoine.....	31 50		Upton.....	6 65
St. Hugues.....	29 56		St. Ignace.....	6 23
Ste. Rosalie.....	28 25		Ste. Angèle.....	6 10
St. Simon.....	28 00		Ste. Pudentienne.....	6 00
St. Damien.....	26 00		St. Valérien.....	5 50
Laprésentation.....	21 05		St. Jean-Baptiste.....	5 00
St. Hilaire.....	18 80		Knowlton.....	4 75
N. D. Richelieu.....	17 00		Swetsburgh.....	4 10
Ste. Victoire.....	15 70		St. Liboire.....	3 60
St. Mathias.....	16 35		Granby.....	3 00
St. Ours.....	16 20		St. Athanase.....	2 00
St. Alexandre.....	14 10		Dunham.....	1 50
St. Georges.....	13 00		St. Joachim.....	1 10
Porté.....	\$847 92		Total.....	\$1032 42

Dépenses.

Mandement d'érection.....	\$33 60
Livres, feuilles d'agrégation, etc.....	58 00
Vases sacrés.....	42 00
Aux Missionnaires.....	592 00
Aux Eglises pauvres.....	306 82
Total.....	\$1032 42

I. A. GRAVEL, V. G.

MISSION DES NASKAPIS.

LETTRE du Rév. PÈRE LACASSE, O. M. I.

ST. SAUVEUR, Novembre, 1878.

Rev. M. H. TÊTU, P^{TR}E.,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

M. l'AUMÔNIER,

Je n'ose moi-même aller vous présenter ce rapport. Ma conscience me dit que j'ai trop retardé et elle accepte d'avance tous les reproches que vous lui ferez. Dans ma lettre précédente, j'avais laissé vos lecteurs en présence de mes chers Naskapis. C'est le temps maintenant de les étudier au milieu de leurs forêts.

Un mot de la géographie des lieux : La partie des Naskapis qui habitent la forêt Notsimiolno, vivent de l'autre côté de la hauteur des terres qui divise la vallée de la Baie des Esquimaux de celle du Détroit d'Hudson. Le canot d'écorce dans l'été, la raquette dans l'hiver, sont les deux seuls moyens de communication pour parvenir à leur lointaine patrie. L'épinette noire et le sapin sont les deux seules espèces d'arbres qui poussent sur leurs terrains de chasse. Les arbres n'arrivent pas à une croissance de plus de huit à neuf pouces de diamètre. Quand ils veulent avoir de l'écorce de bouleau pour leur canot, ils sont obligés de venir de ce côté-ci de la hauteur des terres, le long de la rivière Mestshibo. Leur canot leur coûte cher ; aussi ils en ont soin comme de la prune de leur œil. Le terrain qu'ils habitent est entrecoupé de vastes étendues d'eau. Nulle part dans le monde, les lacs sont aussi nombreux que dans l'intérieur du Labrador. Il y en a qui, par leurs grandeurs, sont de véritables mers intérieures. Les lacs de dix, quinze lieues de longueur ne sont pas rares. Le grand lac Michigamao, ou Michigan, est à perte de vue. La pres-

sion du vent produit un phénomène, semblable à la marée, ce qui est une cause de *savantes* discussions parmi les Sauvages.—Vois-tu, père, me disait un jour un guide, ce rocher a plus de 10 pieds au-dessus du niveau des eaux? Eh! bien, il est quelquefois couvert par la marée du lac.

— Pourquoi cela, mon cher guide?

— Voici : il y en a qui pensent que le vent, surtout celui d'automne, plus entêté que tous les autres, ne veut pas s'arrêter, avant que le lac ne consente à déplacer ses eaux. Quelquesfois il y a grand combat, le lac regimbe, le vent tient bon et finit par triompher. Chose étrange! dès que le lac a consenti à déplacer ses eaux, le vent modère aussitôt et s'en retourne se reposer dans le grand nord. Il y en a d'autres qui pensent que ce sont les poissons si gros et si nombreux du lac, qui, effrayés par le bruit du vent, s'enfuient devant lui; mais, ajouta-t-il, en me regardant d'un œil scrutateur, j'opine pour le vent.

— Tu as raison, mon guide; mais dis-moi, quels poissons trouves-tu dans ces lacs?

— Une grande variété de poissons se nourrissent dans ces lacs. Le saumon des lacs, (touradis), la truite noire, ou truite des lacs, dont quelques-unes pèsent plus de 20 livres, le brochet dans les lacs peu profonds, la carpe partout, dans tous les petits cours d'eau est le fameux poisson blanc, le pain des Naskapis, quand le caribou manque.

— Comment prenez-vous ce poisson?

— Quelquesfois à la rêts faite de *babiches* de peaux de caribou, à mailles proportionnées à la grosseur du poisson qu'on veut prendre. Maintenant on va chercher aux comptoirs du fil et des hameçons, ce qui ménage nos peaux de caribou. On tend ces rêts même en Liver sous la glace des lacs. Chaque matin, on va déglacer les deux extrémités de la corde qui soutient notre rêts tendue, on la retire, prend le poisson, qui s'y trouve et la renvoie, au moyen de pesées au fond du lac où se tient le poisson pendant l'hiver.

Vous voyez, M. l'Aumônier, que la Divine Providence n'abandonne pas ses enfants. Là où il n'y a pas de terre arable, Elle a mis la pêche et la chasse, comme moyen de subsistance à ceux qui habitent ces terrains incultes.

Les lacs quelque nombreux qu'ils soient, l'étaient encore plus à une époque antérieure. Il y a de grands marécages qui paraissent être des lacs desséchés ; on peut encore suivre la décharge et on y passe maintenant à pied sec, mais les roches polies que vous foulez aux pieds vous montrent que l'eau les a lavées pendant des siècles. J'ai suivi moi-même le lit desséché d'une grande rivière, pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas à se méprendre. Cette rivière détournait les montagnes en s'élevant graduellement. Il y avait eu des chûtes, des rapides, des inégalités de profondeur d'eau. Le lit était des cailloux aplatis ou plutôt usés par le courant. Les terres qui avoisinent le pôle Nord s'élevaient-elles, comme le prétendent certains géologues ?

La terre, cette sphère aplatie aux deux pôles, rapproche-t-elle encore ces deux extrémités en vertu de la condensation qui s'opère encore de nos jours à son centre ? En attendant que Jules Verne nous le dise, nous ne ferons que constater ce qui frappe nos sens qui vous disent qu'il y eut un grand cataclisme dans cette terre du Labrador. Voyez ces montagnes entr'ouvertes, ces roches tordues comme sous l'effort d'une main puissante, ces déboulis qui au milieu d'une chaîne de montagnes, vous apportent un mamelon de terre glaise, qui est tout surpris de se trouver entre des murailles de rochers épais de plus 30 lieues. Pendant que le petit sapin croît dans la fissure d'un rocher granitique, pourquoi cette complète aridité de notre féconde terre glaise ? Mystère ! L'histoire d'ailleurs ne nous dit-elle pas que les Norwégiens, pendant qu'ils habitaient la "Terre verte," le Groenland, avaient des établissements sur le Labrador ? qui n'était pas alors une Sibérie.

Mais je vois que je me suis laissé entraîner loin de mes Naskapis, qui s'occupent encore moins de ce qui est arrivé que de ce qui arrivera. Ils habitent leur terre telle qu'elle est, se chauffent au soleil quand il paraît, et se battent les mains quand il fait froid. Chez eux rien que la pratique, point de théories ennuyeuses comme celle que vous venez d'entendre. Que ne les ai-je imités ?

Dans ces lacs desséchés dont je viens de vous parler, dans ces marécages couverts de mousse, habite le caribou

qui vient y trouver sa nourriture. Le caribou est la principale nourriture du Naskapis. Il aime aussi la perdrix blanche. Quand il a faim, il mange tout ce qu'il trouve, renard blanc, jaune et noir, loutre, marte et même le loup. Les Naskapis ont maintenant des fusils pour tuer le caribou et des pièges pour prendre les animaux à fourrures précieuses. Autrefois avec leurs flèches et leurs lacets, ils approchaient plus facilement les animaux sauvages non effrayés et vivaient mieux qu'aujourd'hui. Les armes à feu ne sont qu'au profit du traiteur.

Le Naskapis (mot sauvage qui veut dire : je me tiens droit debout) est un homme de haute taille, vêtu de peaux de caribou, menant une vie errante. Il habite sous des tentes de peaux de caribou. Quant à ces croyances religieuses, le Naskapis sait qu'il existe un grand Esprit et que celui-ci a un antagoniste, l'esprit du mal qu'il redoute plus que le Grand Esprit. J'ai trouvé chez eux la tradition du déluge, de Jonas et sa baleine et d'Hélie enlevé au ciel. Le tout est entremêlé de fables, mais il est facile à l'esprit observateur de suivre le récit biblique au milieu de toutes leurs fictions. Voici l'histoire du déluge telle que rapportée par un des leurs. " Ecoute de tes deux oreilles, me dit-il, et tu verras que le Sauvage connaît des choses que *l'homme qui va dans les canots de bois, ignore* " ; il se recueillit, puis commença :

— Le Grand Esprit avait un fils qui était né de sa tête. Oh ! qu'il était beau, ce fils !! Le carcajou, cet animal vicieux, ce compagnon de mauvais esprit, commença à faire sa rondé sur la terre, car le génie du mal qui le pousse, lui a dit de ne jamais s'arrêter. Il se moqua du Fils du Grand Esprit, il passa par tous les endroits habités et persuada à tous les êtres de la terre qu'il devait rire du beau fils du Grand Esprit, du fils sorti de sa tête. Le castor seul refusa d'écouter le carcajou. Tu sais, ajouta-t-il, que le castor est fin, plus fin que tous les autres animaux. Ceux-ci ne sont fins que dans la tête, mais le castor est aussi fin dans la queue que la tête. De sa queue, il arrête l'eau des lacs, en construisant des écluses. Or il faut avoir de l'esprit pour arrêter l'eau d'un lac ; donc le castor est fin dans la queue.

— Très-bien, cher ami, mais j'attends toujours l'histoire du déluge ?

— Tiens ! je suis à te la raconter l'histoire du déluge. Je continue : Donc le castor est fin dans la queue. Un jour le carcajou, dans une course qu'il faisait pour aller persuader le huard qu'il devait se révolter contre le fils du Grand Esprit, passa sur une chaussée de castor. Celui-ci qui se tenait au fond de l'eau, agita le pieux sur lequel se tenait le carcajou, et le précipita dans l'eau. Celui-ci, faillit se noyer, regagna le rivage avec peine et jura une haine implacable au castor qu'il poursuivit pendant trois lunes. Le castor effrayé, n'osait venir à sa cabane et ne se montrait jamais sur le rivage. Un jour, il laissa le lac, et s'aventura dans un petit ruisseau, décharge du lac, sur les bords duquel il voulait manger des branches. L'esprit malin en avait averti le carcajou, qui se cacha sous une grosse roche et fit le mort. Le castor s'avavançait silencieusement, en imitant le bourdonnement du maringoin. Le carcajou le saisit par le cou et l'étreignant de ses griffes, lui dit : Je vais te déchirer de la tête aux pieds, sans cependant te briser les os. Il lui déchira les artères et le sang du castor coula en abondance. Le St. Esprit changea ce sang en vermillon. Oui, mon père, ce fut le sang du premier castor qui fit le vermillon. Tu as vu, n'est ce pas, la montagne du vermillon et le ruisseau du castor égorgé ?

— Oui, mon cher, je les ai vus, mais je ne vois pas encore venir le déluge.

— Tiens, le déluge ! C'est ce que je te raconte, le déluge. Donc ce fut le sang du premier castor qui fit le vermillon. Le carcajou alla trouver le huard et lui dit : Rions de Mesh, de celui qui est né de la tête du Grand Esprit. Le huard répondit : Carcajou grimaceux, viens te promener au fond du lac, et il plongea. Le carcajou furieux répondit : Huard, toi qui as le cou long, comme un ruisseau tortueux, et la queue comme un épinette, je te rognerai la queue. Le malin esprit assembla les oiseaux dans un grand lac. Il leur dit des paroles de paix, puis se fermant les yeux, les exhorta de faire comme lui pour se recueillir plus profondément. Les oiseaux se fermèrent les yeux. L'esprit malin souffla, un

nuage se forma devant le soleil et les ténèbres couvrirent la terre. Le carcajou sortit de sa cachette et commença à couper des ses dents affilées le cou des oiseaux. Le huard grâce à son long cou s'était caché la tête sous l'aile d'un autre oiseau, puis il entr'ouvrit un œil, donna l'alarme en s'écriant: *Amoun! Amoun!!* (1) et les oiseaux de s'enfuir. Le carcajou désappointé lança dans sa furie, une pierre au huard. Il atteignit sa belle queue qui tomba et depuis ce temps le huard est resté la queue courte. Eh! bien, père, qu'en dis tu de tout cela?

—Je dis qu'il est vrai que le huard a le cou long et la queue courte, mais le déluge?

—Tiens; je voilà encore sur le déluge! Mais c'est ce que je te raconte, le déluge. Depuis ce temps donc le huard est resté la queue courte. Le carcajou parcourut toute la terre et gagna tous les êtres animés à rire avec lui du bel Esprit. Il riait en faisant la grimace. Il était laid comme la montagne du loup marin qui a la tête plus grosse que les pieds. Le génie du mal était sur la plus haute montagne et riait lui aussi en faisant la grimace. Le Grand Esprit se fâcha et dit: Vous ne rirez pas de mon Fils. Il alla se placer sur une montagne qui domine la mer, convoqua les baleines et leur dit de jouer dans l'onde puante. Elles obéirent à la voix du Tout-Puissant en même temps que les cieux s'ouvrirent. Toute l'eau de la mer et l'eau du ciel se répandit sur la terre. Tout le monde se noya et le carcajou ne faisait plus la grimace. Le huard n'avait pas le cou assez long pour prendre le poisson au fond des lacs et mourut en criant: carcajou, tu es mort avant moi. Il y avait un Naskapis qui était vieux et rempli de sagesse. Le Grand Esprit l'avait visité pendant son sommeil. Il avait vu le carcajou qui faisait du mal et évita sa présence. Pour tromper cet animal méchant, pendant l'hiver, il mettait ses raquettes sans devant derrière. Il construisit un cageux et fit des avirons. Il peignit son cageux avec le vermillon, le sang du premier castor, ce fut ce qui le sauva et le castor fut vengé du carcajou qui alors, comme je te l'ai dit, ne faisait plus la gri-

(1) Je ne connais pas la signification de ce mot.

mace. Six personnes prirent place sur le cageux. Elles passèrent près d'une montagne déjà couverte d'eau. L'Esprit malin qui était sûr le sommet, était dans l'eau jusqu'au cou. Il ne riait plus, il était si laid qu'il en était blanc ; il demanda passage à bord du cageux. Il tendit ses deux bras vers le soleil levant en confessant qu'il méritait la mort, mais disant qu'il ne voulait pas mourir étouffé. Le Grand Esprit lui dit : embarque, mais à la condition que tu te mettras près du gouvernail, le dos tourné aux passagers et que tu ne regarderas pas en arrière. La mer se levait et se couchait et le cageux flottait sur les eaux. Enfin il vint à proximité d'une terre et de loin, les passagers virent une piste d'oiseaux sur le rivage. Le Grand Esprit dit : Le malin ne me voit pas, je vais le percer de mon instrument tranchant. Le malin répondit : Je ne te vois pas, mais je t'entends, je saurai maintenant me passer de toi, je puis nager au rivage. Il s'élança dans les eaux, il arriva le premier à terre dont il prit possession, c'est pourquoi il y a plus de mal que de bien depuis le déluge.

Mon narrateur s'arrêta ici, me regardant d'un œil interrogateur. Je restai coi. Il rompit le premier le silence. Toi, as-tu un déluge à raconter. Je lui racontai *mon* déluge. Il écoutait de tous les pores de son corps. Je lui parlai aussi de Jonas et de la baleine.—Pas une baleine, dit-il, une truite. Oui, c'était une truite aux nageoires rouges. Il y a un jongleur qui en a vu les débris sur une haute montagne. Sais-tu pourquoi la truite est veu se jeter sur le rivage ? C'est la faim qui la torturait. Tchékaphesh (le Jonas Naskapis) mangeait tout ce que la truite avalait, vu qu'il était dans son estomac. La truite voulut le vomir à la mer, mais Tchékaphesh lui dit : pas si bête, je ne sortirai pas. Alors la truite vint le jeter au rivage. La mer était à son baissant, la truite ne put repartir et mourut en disant : Mes belles nageoires rouges m'ont causé la mort. Mon narrateur ajouta :—il y eut autrefois un Sauvage qui fit encore des choses plus extraordinaires que celles que je viens de raconter : Crois-tu qu'il y eut un Naskapis, autrefois, qui laissa la terre pour habiter une étoile ou, selon quelques-uns, le soleil. Ce Sauvage vi-

vait seul et courait les bois en disant : Laissez-moi seul, que la femme s'éloigne, je veux vivre seul. Puis le Grand Esprit voyant son âme triste lui dit : Tu n'es pas fait pour habiter la terre, tu veux être seul, je vais te donner à toi seul un royaume entier. Va dans un pays lointain et construis-toi une flèche du bois le plus dur, d'épinette rouge. Le solitaire fit ce que l'Esprit lui avait dit. Il prit sa flèche, la tira dans les airs en disant : Par la vertu du bâton du jongleur, je désire m'élever dans les airs, puis il disparut. Cet homme puissant avait une sœur qui pleurait parce que son frère ne paraissait pas l'aimer. Elle vit la flèche qui s'éleva dans les air set s'écria : frère, où vas-tu ? Le frère répondit : je revienJrai quand d'autres générations auront grandi, puis s'élevant toujours, il passa, près de la lune, et il jeta son ombre. Ce n'est pas lui que tu vois dans la lune, ce n'est que son ombre ; il dût arriver au soleil, car alors le soleil s'éteint et il y eut une éclipse, puis de temps à autre, il visite son domaine et fait éteindre les feux sur son passage. Depuis qu'il est dans le soleil, le climat du Labrador est changé. Il fait plus froid qu'autrefois, il y tombe plus de neige pour permettre au Naskapis de rejoindre le caribou. Cet homme nous aime, et quand il revienJra, il retrouvera encore des Naskapis sur la terre.

— Mon cher narrateur, tu me parles de tes grands hommes, mais tu ne me dis pas s'il y a toujours eu des Naskapis sur la terre ?

— Je vais te répondre : écoute bien. Le Grand Esprit créa le Naskapis quand il créa les autres hommes : comme tu sais, quatre espèces d'hommes. Le Grand Esprit créa l'Esquimaux de sa tête. Tu sais que l'Esquimaux passe deux et trois jours sans parler, il jongle alors parce qu'il est créé de la tête du Grand Esprit, la tête siège de la pensée. Il créa aussi le Sauvage guerrier (1) Celui-ci fut fait des bras du Grand Esprit. C'est avec les bras qu'on attaque un ennemi. C'est pourquoi le sauvage du Sud veut toujours battre les autres. Le Grand Esprit créa l'homme au visage pâle, de

(1) Le narrateur fait ici allusion à l'Iroquois qui a fait des descentes jusque dans le Labrador.

ses ongles. C'est pourquoi celui-ci veut toujours voler ce qui appartient aux Sauvages. Ils vont partout pour s'emparer des terres du monde entier. Ils fabriquent de l'eau de feu pour rendre fous ceux qu'ils veulent voler. Ils se croient fins tandis qu'ils ne sont que coquins. Le Grand Esprit créa ensuite *ilno*, l'homme par excellence, l'homme des hommes, le Naskapis enfin. Il le créa de son cœur, son gros cœur, c'est pourquoi le Sauvage a un sang si noble, si généreux. Le Naskapis poursuit le caribou toute la journée sans ressentir de fatigue parce que son cœur lui fournit un sang riche qui l'anime; le Naskapis supporte la faim huit longues journées, parce son cœur lui dit: tant que j'aurai une goutte de sang, tu ne mourras pas. Le Sauvage vit dans les bois où il trouve sa nourriture aussi bien qu'autour des lacs dont il pêche les poissons, parce qu'il a de l'énergie dans le cœur. Le Sauvage parcourt la terre, s'arrête au fond d'une vallée, ou campe sur le sommet d'une montagne et partout où il foule la terre il s'écrie: je suis chez moi ici! Qu'il est puissant, le Sauvage! s'écria mon narrateur enthousiasmé. Qu'il est puissant, père! "Uséam, meste pokotro."

Je vois, M. l'Aumônier, que je ne m'arrêterais pas, si je vous racontais "*l'atamhan*," le conte du genre humain et de tous les animaux des bois, tel que rapporté par les jongleurs lors de leurs festins. Ils parlent ordinairement une journée et une nuit sans s'arrêter. Je ne puis cependant passer sous silence cette partie du conte qui a trait à l'innocence primitive de l'homme. Écoutez encore le jongleur:

Autrefois l'homme était beau comme la patte de devant d'un caribou. Il n'avait pas froid, il n'avait pas chaud. Il n'avait pas besoin de peau de caribou pour se vêtir. Tous les animaux de la terre habitaient avec l'homme leurs maîtres. Le caribou n'avait point peur de l'homme parce que l'homme n'avait point de peau de caribou pour se vêtir. Les caribous et tous les autres animaux parlaient sauvage. Le caribou a encore conservé un mot de notre langue: eh, ehh, eah; oui, oui. Quand on le surprend, c'est ce qu'il nous dit, voulant nous faire comprendre qu'il set

l'ami des sauvages. Le caribou et l'homme vivaient donc dans la même cabane en grande intimité. L'homme disait au caribou : n'aie pas peur de moi et le caribou disait : Tu es beau, je n'ai pas peur de toi. Le caribou s'endormit une fois à l'ombre d'une épinette rouge. Quand il s'éveilla, l'homme mangeait. Le caribou eut peur et se sauva. L'homme lui cria : ce n'est pas toi que je mange, reviens habiter avec moi. Celui-là lui répondit : tes yeux sont malins et je sais que tu veux me tuer, je m'en vais dans les forêts ; je te permets de me tuer quand tu seras assez fin pour me rejoindre à la course ; tu tueras mon corps, mais mon âme repassera dans le corps d'un autre caribou façonné par l'ombre qui plane au-dessus des forêts et qui veille sur la destinée de la nation des caribous. Depuis ce temps le caribou séparé du commerce de l'homme, ne parle plus sauvage, mais il le comprend encore ainsi que l'ours qui comprend le sauvage mieux que toi, père.

—L'ours comprend le sauvage ! mais, cher ami, comment cela se peut-il, vu qu'il vit seul ? Comprend-il aussi le français ?—Père, je vais te convaincre que l'ours comprend le sauvage. Quant au français, il ne saurait le comprendre, car le français n'est pas la langue des chasseurs et l'ours ne comprend que le chasseur.

— Quand dans le printemps, le Sauvage a faim et qu'il voit un ours courir dans les bois, pour le faire venir à lui, il n'a qu'à lui dire : Frère ours, je t'aime à la folie, je n'ai aucune mauvaise intention à ton égard, viens vers moi, je vais te donner du tabac et une pipe qui n'a jamais servi. L'ours répond par un signe de tête et s'approche à portée du fusil. Si tu ne veux pas le tuer, ou s'il s'avance vers toi d'un air menaçant, hâte-toi de lui dire : Je te déteste, ours à poils rudes et grossiers, que tu es laid. Aussitôt il se détourne la face et s'enfuit pour aller se cacher dans une crevasse de rocher. Crois-tu que s'il ne comprenait pas le sauvage, il ferait de telles choses ?

Il fallut employer bien des arguments pour dissuader mon sauvage de croire à une telle folie. La Providence un jour vint à mon secours et apporta un argument irréfutable. Permettez-moi, M. l'Aumônier, de rapporter en pas-

sant cette petite anecdote d'un de mes voyages. Mes guides venaient de me parler de la finesse de l'ours, de sa connaissance de la langue sauvage et le reste. Je riais aux éclats. — Attends un peu, Père ; si on peut en voir un, on te convaincra promptement de la vérité de notre assertion. O joie ! un ours se présente à vue. Il descend la côte qui conduit à la rivière. Il veut voir sa belle image dans le crystal limpide des eaux et faire un bout de toilette. Mes sauvages se mettant le doigt sur la bouche, m'imposent le silence le plus complet. Les fusils s'apprentent pendant qu'on s'avance sans faire le moindre bruit. Je pris ma voix de dimanche pour la circonstance et m'écriai : “frère ours, je t'aime à la folie, je n'ai pas de mauvaises intentions à ton égard, viens ici, je vais te donner du tabac et une pipe qui n'a jamais servi, de plus des pommes, des oranges, de la melasse,” — et l'ours de se sauver — “des patates, du vinaigre, du poivre rouge,” — et l'ours de courir plus fort. Mes Sauvages tirèrent et blessèrent l'ours qui tomba, mais se releva aussitôt et disparut ; mes guides le poursuivirent inutilement et revinrent en boudant. Quand on fut en canot, ils voulurent avoir une explication. Il m'était facile de la leur donner. Je n'ai point voulu l'envoyer, leur dis-je, je voulais savoir s'il comprenait le sauvage, je lui ai offert du tabac, du....

—Mais, interrompit vivement l'un d'eux, si tu t'étais arrêté là, il serait venu aussitôt ; mais, dis donc, je t'en supplie, quelles *salopries* tu lui as données ensuite ? crois-tu, en bonne vérité, qu'il y ait un ours capable de manger la moitié des saletés que tu lui as offertes sans étouffer ? Il y en avait assez pour faire mourir tous les ours du Labrador.

—Mais tous les mets que je lui ai présentés sont délicieux au palais des blancs.

—Oui, mais l'ours est plus fin que les blancs, père, et ne mange pas de toutes ces *salopries-là*. Je vous demande un peut faire manger... comment appelles-tu cela ?

—De la patate ?

—Oui, de la *beutate*, voir si un ours va manger de ce qu'il n'a jamais vu, ah ! il pouvait bien sauter ! Tout ce que je peux, te dire, père, c'est qu'il court encore et qu'on n'est

pas prêt de le voir. Après une pause, —oui, il doit en faire des saults; pauvre ours! je le plains. Puis à toutes les cinq minutes, j'étais sûr d'entendre mon Sauvage s'exclamer en soupirant: non, mais dire qu'un ours va manger de la *beutate!* Ca, ça me passe.

Je vois que je me laisse entraîner à des digressions qui n'ont peut-être pas pour vous, l'intérêt que j'y attache. Que voulez-vous, mes Sauvages m'ont gâté et j'aime tout ce qui les regarde. Je me hâte de vous parler des consolations qui attendent le missionnaire à son arrivée au milieu de la nation Naskapis.

D'abord, comme je vous l'ai dit déjà, Dieu m'avait réservé le bonheur, à mon arrivée, de pouvoir baptiser une mourante que j'eus le temps d'instruire l'espace d'environ une heure. Cette consolation paie les fatigues du voyage. Toute la nation, à l'exception d'un jongleur, demandait à grands cris le baptême.

Je dressai ma tente au milieu des leurs et commençai à les instruire. C'est un travail de 20 heures par jour et cela pour des semaines entières. On varie les exercices plusieurs fois dans la journée. L'enseignement de l'alphabet, du catéchisme, des prières, du chant, de l'administration du baptême, puis quelques sermons sur les grandes vérités, nous font paraître le temps bien court. Il faut beaucoup de patience pour instruire ces Sauvages dont l'intelligence ne s'élève pas du premier bond aux choses spirituelles. Aller leur parler de sacrement, de la grâce de Dieu, dans le langage de nos chaires canadiennes serait perdre son temps. Il faut user de périphrases. Le missionnaire qui travaille au milieu des nations infidèles a besoin, —le croiriez-vous? —d'une science dogmatique plus qu'ordinaire et plus grande que celle qui, bien souvent, serait suffisante devant un auditoire déjà instruit des vérités de notre sainte religion. Il lui faut créer des mots d'un genre nouveau et bien se garder de ne pas dépasser les limites de l'orthodoxie. Son langage doit être précis, et s'il veut rester dans les généralités, il fera mieux de ne pas parler. Dès que vos Sauvages sont suffisamment instruits et qu'ils ont fait leur preuve, vous les admettez au

saint baptême. Les Naskapis étaient presque tous polygames. A ma voix, ils se sont mis en règle avec l'Eglise catholique, quant à leur mariage ; un seul catéchumène est depuis retourné à son vomissement. Lors de mon premier séjour au milieu d'eux, j'eus le bonheur de faire cent vingt-et un baptêmes. Ils me promirent d'être bons catholiques et je sais qu'ils tiendront parole. Ils ne veulent plus abandonner au milieu des bois leurs père et mère, ne plus faire la jonglerie et ne plus étouffer les personnes qui tombent dans le délire, comme c'était la coutume au milieu d'eux. Je dois dire qu'ils sont encore affolés par de vaines craintes superstitieuses qui finiront par disparaître. Ils sont attachés à la robe noire, pleurent lors de son départ. Ah, si nous pouvions nous établir au milieu d'eux pour mieux les instruire ! car ils sont encore bien ignorants. Mais Dieu a ses vues, et j'adore ses desseins impénétrables.

En attendant que je reparte ce printemps, dans l'espoir de les voir, je les recommande à vos bonnes prières. Je vous remercie de l'accueil favorable que vous faites toujours à mes demandes. J'ai sollicité dans quelques paroisses la générosité de mes compatriotes. Je suis heureux de vous dire qu'on m'a reçu partout à *mains ouvertes*. Que la foi est encore grande dans notre Canada ! J'ai été flatté d'apprendre de quelques vénérables prêtres que, dans la semaine qui a suivi mon instruction dans leurs paroisses, un grand nombre sont venus payer leur contribution à l'OEuvre de la Propagation de la Foi. C'est en entendant exposer les besoins de nos chers Sauvages, que nos zélateurs comprennent l'importance et le mérite de leur obole.

Je ne puis me résoudre à vous dire adieu. Au revoir donc quand mes occupations me le permettront.

ZACH. LACASSE, O. M. I.

NORD-GUEST.

Hôpital-Général de la Providence, Riv. MacKenzie,

25 Juin, 1878.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

MES BIEN CHÈRES SŒURS ;

Quoiqu'il n'y ait que très peu de temps que j'aie eu la satisfaction de vous écrire tous les détails intéressants et autres de notre petite mission, les occasions de le faire sont trop rares pour que je ne profite pas avec bonheur de celle qui se présente aujourd'hui pour me procurer de nouveau le plaisir que j'éprouve à venir m'entretenir avec une Mère vénérée et des Sœurs tant aimées. Notre petit journal quotidien est d'une monotonie désespérante ; aussi, vais-je le laisser de côté sans cérémonie ; et ne consultant que mes souvenirs, et plus encore mon cœur, je laisserai courir ma plume sans m'astreindre à suivre l'ordre chronologique.

La bouche parle de l'abondance du cœur ; il doit en être ainsi de la plume, n'est-ce pas ? Eh bien ! de ce temps-ci et depuis longtemps nous attendons avec anxiété et impatience le mois d'Août qui doit nous apporter des lettres, et peut-être du renfort dans la personne de notre chère Sœur Massé que nous attendons toujours, et..... vais-je continuer ?..... peut-être une visitatrice ; pourquoi ne pas espérer un tel bonheur ? l'espérance est si douce au cœur de l'exilé.

Voilà autant de sujets de conversation qui nous occupent dans les courts instants où nous nous réunissons dans notre petite Communauté, et où nous trouvons ordinairement notre bonne Mère et ma Sr. Michon occupées, à cette saison, à préparer et à emballer les effets des Pères des différentes missions. C'est vous dire, ma Très-Honorée Mère, que l'ouvrage ne manque pas. Ainsi on ne manque pas de rencontrer ma Sœur Brunelle au jardin, objet de tous ses soins,

ou encore dans sa dépense si propre, écrémant du lait, pour pouvoir remplir un petit baril de beurre. A la porte de la dépense, nous trouvons, à coup sûr, un petit idiot, objet principal des attentions maternelles de cette chère Sœur. Il est âgé de 11 ans, mais il faut lui rendre tous les services qu'exigerait un enfant de deux. Malgré tout, ma Sœur Brunelle le trouve fin, opinion qu'elle voudrait faire partager à tout le monde ; souvent, pour ne pas contrister cette chère Sœur, nous finissons par lui accorder qu'il est bien fin pour un fou, ce qui ne la satisfait qu'à demi.

Nous étions au jardin, il y a quelques instants, je n'aurais pas dû en sortir sans vous parler de nos champs. Toutes les semences étaient terminées vers la mi-Mai, grâce au temps favorable dont la Providence nous a favorisées. C'est la première année que nous avons pu finir avant le mois de Juin. Depuis ce temps, nous avons eu de la pluie plusieurs fois, de sorte que nous espérons avoir de bonnes récoltes : l'orge et les patates sont déjà très belles, et le blé très beau. De ce dernier, nous n'avons pu semer que 2 barils, mais nous nous contentons facilement de la galette d'orge que nous trouvons excellente, tant il est vrai que l'on s'accoutume à tout. Hier pour nous faire fêter la St. Jean-Baptiste en *bonnes Canadiennes*, on nous a servi à chacune, un tout petit pain blanc que nous avons mangé avec de la crème. C'est autant de moins de *beurre* dans le baril de ma Sr. Brunelle. Notre petit jardin a vraiment bonne mine avec ses carrés de légumes bordés de fleurs et de fraisiers qui promettent une récolte abondante ; il y a des choux, des oignons, des carottes, des choux-fleurs, des radis et des navets. Nos érables, que les enfants appellent des *sucriers*, sont vraiment charmants à voir. Il ne faut pas que j'oublie les groseilliers, qui ne sont pas à dédaigner et les framboisiers, qui déjà tout en fleurs me disent, qu'eux aussi, veulent avoir une mention.

Pendant les semences, nos gros chiens Esquimaux, indispensables pendant l'hiver pour les voyages, ont tué un de nos plus beaux veaux : c'est une grande perte pour la mission, vu le petit nombre d'animaux que nous avons.

Notre petite Eglise avance lentement, vu qu'il n'y a qu'un

seul ouvrier pour aider au frère qui y travaille, et que ce dernier est souvent obligé d'interrompre ses travaux de menuiserie pour labourer, etc., etc. Le petit clocher est terminé depuis quelques jours ; le cimetière avec sa belle grande croix où se trouve insérée une belle petite statue de N. D. du Sacré-Cœur, tout cela est maintenant si joli, que nous nous croirions facilement en pays civilisé. Le petit plan de la mission que vous avez dû recevoir cet été, ma Très-Honorée Mère, dira mieux que ma plume les progrès de cette mission, où, en 1862, pas un seul arbre n'était encore abattu. Monseigneur Faraud, absent depuis le mois de Janvier 1870, et que nous attendons l'été prochain, sera bien agréablement surpris des travaux accomplis pendant sa longue absence.

Nous avons fait notre retraite dans la semaine de Pâques. Le prédicateur, (le R. P. Lecorre), nous a fait chaque jour deux belles instructions, toutes pratiques. La nôtre terminée, notre bonne Mère, qui se réserva toute la besogne pendant ces huit jours, fit la sienne à son tour. Nous finissons notre retraite pour l'ouverture du beau mois de Marie, aux exercices duquel toute notre petite population se rend avec la même fidélité qu'à la messe le dimanche. Il me semble que notre Mère Immaculée doit agréer avec plaisir les hommages si simples et si sincères de ces pauvres Enfants des Bois qui l'appellent dans leur naïf langage : la Pure Marie.

Les Sauvages qui se rendent à ce poste pour traiter leurs pelleteries, sont encore généralement peu instruits et assez indifférents. La présence des ministres protestants au milieu d'eux leur est funeste ; non pas que ces derniers fassent de véritables conversions, mais ils réussissent trop souvent par leurs calomnies à les éloigner du Prêtre et à faire naître parmi eux une apathie et une indifférence difficiles à vaincre. Le nombre de missionnaires est toujours trop petit pour suffire à visiter les différents postes ou camps où demeurent ces tribus nomades et par conséquent plusieurs restent exposés aux attaques des ministres de l'erreur. Ainsi, dernièrement Monsieur Reeves, qui n'est encore que diacre de l'Eglise Anglicane, se rendait au Lac la Trinité,

où se trouve une nombreuse peuplade, qui n'a jamais été visitée par aucun missionnaire catholique. Je ne sais trop ce qu'il y a fait, mais après deux mois de séjour au milieu d'eux, il en revenait il y a quinze jours, accompagné de tous ces Sauvages qui emportaient leurs fourrures au fort. Le lendemain, dimanche de la Sainte Trinité, tous ont assisté à sa prédication, et pas un n'a paru à la chapelle. Le lundi, monsieur le Diacre reprenait le chemin du Fort Simpson pour revoir sa dame et ses enfants. Espérons qu'il les trouvera si charmants qu'il ne les laissera pas de sitôt. Depuis son départ, plusieurs de ces pauvres Sauvages sont venus trouver le Missionnaire catholique pour se faire instruire. Veuillez donc, Ma Très-Honorée Mère, prier et faire prier notre chère Communauté pour nos chers Sauvages, afin d'éloigner d'eux à jamais l'erreur, et de vaincre cette indifférence qui caractérise ces pauvres esclaves de la matière.

Permettez-moi maintenant, d'extraire quelques lignes d'une lettre du R. P. Lecomte, que nous avons reçue dernièrement :

“ La mission de St. Joseph est pour moi un véritable paradis terrestre, nos Sauvages aiment tant notre sainte religion et ont tant de respect pour celui qui leur distribue le pain de la parole divine qu'on ne peut pas ne pas se plaire au milieu d'eux. La veille de l'Ascension, je rentrais au logis après un voyage au fond du lac (des Esclaves). J'y ai vu une cinquantaine de Sauvages et tous sans exception ont été pour moi un sujet de la plus grande édification. Ces pauvres Indiens ne sont pas instruits, mais on sent qu'ils sont sincèrement catholiques et que leurs cœurs brûlent de l'amour de Dieu. J'ai passé 7 jours dans ce camp ; ensuite je me suis rendu à la Rivière au Rocher ; le voyage a bien été un peu pénible, mais les consolations que j'avais éprouvées pendant mon court séjour au fond du Lac, me firent vite oublier toutes les fatigues d'un si long voyage. Arrivé au camp le dimanche de la Quasimodo, j'y ai donné la mission qui a duré un mois. Dans les commencements, j'avais un peu de difficulté à m'expliquer, mais à force de parler, je suis arrivé au point de converser avec eux aussi facilement que je parle le français. Pour cela, il m'a fallu beaucoup de travail. Ma bonne Mère Marie Immaculée s'est aussi mise de la partie, je n'en doute nullement. J'ai vu une

“centaine de Sauvages dans ce dernier camp. Oh ! qu'il fait bon au milieu de ces bonnes âmes !”

Nous avons actuellement 28 enfants, 18 filles et 10 garçons.

L'arrivée prochaine des berges nous en amènera plusieurs autres. Nous en avons de l'âge de 18 ans jusqu'à 4 et de toutes les tribus, métisses-canadiennes, crises, loucheuses, couteaux-jaunes, plats-côtés-de-chien, peaux-de-lièvres, esclaves, montagnais, sauteurs, gens de la montagne, etc.

Les santés sont ordinairement assez bonnes. Notre bonne Mère n'est cependant pas aussi bien que nous désirerions la voir. Elle ne digère pas bien. Nous espérons que vous, ma Très-Honorée Mère, jouissez d'une santé à pouvoir remplir toutes vos importantes occupations. C'est du moins ce que nous demandons chaque jour pour vous au Sacré-Cœur.

Nos Sœurs sont heureuses de s'unir à moi pour vous présenter, Ma Très-Honorée Mère, l'hommage de notre respect et de notre invariable gratitude, et à nos bonnes Sœurs Assistantes, ainsi qu'à toutes nos chères Sœurs nos saluts respectueux.

Adieu, ma Très-Honorée Mère, et mes bien chères Sœurs, en attendant le plaisir de vous lire bientôt, je demeure avec la plus respectueuse affection,

Votre affectionnée petite Sœur,

SŒUR WARD.

Les extraits suivants d'une lettre de Sœur St. Michel des Saints à sa Supérieure Générale, de l'Hôpital Général de Montréal, nous aideront à nous faire comprendre l'immensité des sacrifices au prix desquels sont achetées les âmes, dans ces parages de l'extrême Nord.

COUVENT DES SAINTS ANGES,

ATHABASKA, 7 Juillet 1878.

TRÈS HONORÉE MÈRE,

.....
Le 10 de Février, Sa Grandeur Monseigneur Clut nous écrivait de la Rivière au Sel, mission voisine de la nôtre,

que la disette commençait à devenir sérieuse. On ne se nourrissait que de carpes sèches, maigres et à moitié gâtées ; et encore, ajoutait Sa Grandeur, c. n'en a pas à satiété tant s'en faut. Sur l'invitation de Monseigneur, le révérend P. Husson, arrivé de sa mission du Vermillon le dimanche après Noël, allait rejoindre Sa Grandeur. Tous deux nous revenaient le 21.

Le 25 avait lieu l'examen scolaire de nos enfants. Monseigneur voulut bien nous faire l'honneur de présider cette modeste séance. Il était accompagné des Révérends PP. Laity, Husson, Pascal, Le Doussal, et des bons frères Skers et Régnier. Nous craignons que l'arrivée du grand express empêchât M. MacFarlane, bourgeois en chef du district d'Athabaska, d'assister à cette petite fête. Nous fûmes agréablement surprises, à l'heure indiquée, de le voir prendre place à côté de Sa Grandeur. Pour vous prouver que le mot de fête n'est point exagéré dans cette circonstance, j'ajouterai que les pavillons du fort furent hissés dès le matin ; et tous les employés de la compagnie eurent carte blanche pour la journée. La plupart en profitèrent pour venir grossir le nombre des curieux. Le lendemain, on donna grand congé aux enfants ; ceux dont les parents demeuraient dans le voisinage allèrent passer la journée avec eux ; les autres, ainsi que nos orphelins, firent festin ici : rababou, taureau, viande sèche et pélée, poisson sec et riz firent tour à tour leur régal.

Et nous, qui venions d'apprendre l'élection de Notre Très Honorée Mère, nous était-il possible de passer cet événement sous silence ? Certes non. Tout en conservant à notre vénérée Mère Dupuis le respectueux et cordial attachement, auquel lui donne droit les cinq années si bien remplies de sa charge, nous bénissons Dieu de lui avoir choisi une si digne remplaçante. Tout le monde sembla prendre part à notre joie ; on hissa les pavillons, et toute la journée des salves de réjouissance se firent entendre. A la cuisine, on apprêta des mets qui portaient les noms de fricot, de ragoût, de pouding ; pour le tout nous n'avions pas une once de beurre à dépenser. Une petite fiole d'Essence de Citron fit, seule, le luxe de la journée. Dans

L'après-midi, Monseigneur, accompagné du révérend P. Laity, supérieur de la mission, nous fit une longue visite. La conversation roula longtemps sur le cher Mont Sainte-Croix, auquel la circonstance donnait encore un nouvel intérêt.

Le 24 mars, notre digne Evêque nous quittait pour la Rivière au Sel ; le même jour, le révérend P. Husson reprenait la route du Vermillon. Au moment du départ ce bon Père apprenait la mort d'un de ses paroissiens, octogénaire, qui dans l'espace de quarante ans, ne s'était confessé qu'une fois, il y a une dizaine d'années. Avant de laisser sa mission, le Père l'avait pressé de mettre ordre à ses affaires spirituelles, lui représentant surtout son grand âge. — Quand vous reviendrez, j'y songerai, avait répondu le malheureux.—Mais, lui objectait le missionnaire, mon absence devant durer trois mois, qui vous assure que la mort ne vous surprendra pas pendant ce temps.—C'est égal, répondait cet homme endurci, j'aime autant me risquer. Il voulut tenter Dieu, mais Dieu se rit des impies. Le pauvre misérable s'est tué sans le vouloir, en prenant une dose trop forte de laudanum. Les gens le croyant endormi n'en firent aucun cas le premier jour ; le lendemain voyant qu'il ne faisait aucun mouvement, ils le découvrirent, mais, ô surprise il était mort. Les paroles de la divine Ecriture avaient leur accomplissement : " Vous mourrez dans votre péché." Deux ou trois jours auparavant, le commis de ce même fort, protestant, allait pareillement rendre compte à Dieu d'une vie scandaleuse.

Le jeûne a été vraiment sérieux tout l'hiver. Point d'original, point de caribous, point de lièvres ; et au printemps point de gibier. Pendant quatre à cinq semaines, on dut se nourrir de rats et de castors quand on en pouvait avoir. Dans quelques forts, on fut obligé de tuer les animaux domestiques. On sacrifia d'abord les chevaux et les bœufs, puis les chiens. Monseigneur nous disait qu'en quittant la Rivière au Sel, le commis de ce poste n'avait autre chose à lui donner qu'un morceau de cheval et un chien. On a vu des familles entières de Sauvages, sur le point de périr d'inanition, prendre le chemin du fort dont

ils étaient souvent très éloignés dans l'espérance d'être secourus ; mais les marches forcées qu'ils étaient obligés de faire, jointes à l'épuisement de longs jeûnes, faisaient qu'ils s'affaissaient sur la route où ils seraient morts sans de prompts secours. Des faits que nous avons été à même de constater vous feront mieux comprendre la détresse de nos pauvres habitants des bois.

Un jour, c'était une jeune femme qui venait à la course, demander une traine à chien pour son mari et son petit enfant qui ne pouvait plus marcher. Une autre fois, c'était toute une brigade de Sauvages surprise par le jeûne : n'ayant plus la force de se traîner, ils dépêchèrent le plus robuste d'entre eux pour demander du secours. Le jeune homme arriva à la mission dans un état de faiblesse et de maigreur à faire pitié. Ses yeux enfoncés dans leur orbite étaient étincelants et hagards. Il nous dit qu'il avait laissé ses parents à une journée de marche pour venir quérir des vivres. Il y avait vingt jours que la brigade jeûnait, n'ayant pour assouvir sa faim que de la peau de loge. On servit de suite à manger au pauvre affamé, mais la faiblesse de son estomac ne lui permit pas de satisfaire son appétit. Une heure après, il redemanda de la nourriture. Le Révérend P. Laity écrivit quelques mots au bourgeois, qui expédia aussitôt une traine chargée de vivres. Le moindre retard pouvait amener la mort de plusieurs, car, ajoutait le jeune homme, un grand nombre n'avaient plus la force de se mouvoir. À ces traits je pourrais en ajouter bien d'autres de la même nature si je ne craignais pas d'être trop longue. Oh ! ma Très Honorée Mère et bien chères, Sœurs, vos cœurs sont sans doute attendris au récit des souffrances de nos semblables, mais combien plus pénible c'est d'en être témoin sans pouvoir les soulager. Jamais de mémoire d'homme, disent les anciens, on n'a vu de disette si générale.

Le jour de Pâques, deux de nos enfants et douze sauvages avaient le bonheur de s'approcher pour la première fois de la table eucharistique ; soit ignorance ou idiotisme, un de ces derniers avait mangé un poisson avant de se rendre à l'église. On apprit la chose, mais malheureusement, il était trop tard. Puisse notre bon Jésus n'avoir

point été offensé de cette irrévérence, plus excusable il nous semble que d'autres moins considérables, chez des hommes qui jouissent de tous les bienfaits de l'éducation religieuse.

Nous avons actuellement vingt enfants, dont douze filles et huit garçons. Nous ne pouvons guère augmenter ce chiffre vu la disette des vivres, l'exiguïté de notre local et enfin le petit nombre de bras pour suffire à la besogne. Ici me reviennent les paroles de Notre-Seigneur : "La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers."

Le 3 mai, nous déployâmes toute la solennité qui nous fut possible dans la fête de la Sainte-Croix. Il y eut exposition de la précieuse relique toute la journée et vers le soir salut du Saint-Sacrement. La belle fête du Sacré-Cœur fut aussi chômée le mieux possible ; nous eûmes l'insigne faveur d'avoir le Saint Sacrement exposé toute la journée. Une instruction sur le sujet du jour, suivie de la bénédiction, termina cette heureuse fête. Ai-je besoin de vous dire, Très Honorée Mère et bien chères Sœurs, qu'en ces jours solennels, qui sont les principales fêtes de l'Institut, nos cœurs se transportent aisément au milieu de vous ; mais en nous fournissant l'occasion de méditer sur le prix immense réservé aux amantes de la Croix, et sur l'isolement du divin Cœur de Jésus au saint tabernacle, notre courage grandit, et l'exil que nous nous sommes volontairement imposé devient plus doux.

Le premier dimanche de juin était le jour désigné pour la Confirmation et la Communion générale des Sauvages, dont la mission durait depuis près de trois semaines. Ils s'approchèrent de la sainte table au nombre de cent soixante. L'église était si remplie qu'ils ne pouvaient circuler que très-difficilement. Pour rendre la cérémonie plus imposante, Sa Grandeur Monseigneur officia pontificalement. L'ignorance des Sauvages cependant faillit troubler un peu la gravité des cérémonies. Encore peu instruits de nos Saints Mystères, plusieurs de nos néophytes n'en ayant été que rarement témoins, ils ne pensaient pas qu'il fallût ouvrir la bouche pour recevoir la Sainte Communion. Monseigneur dut s'arrêter à plusieurs reprises pour le leur faire

observer, et joindre même le geste à la parole. C'est un fait inouï dans nos pays catholiques, mais ici, on doit s'attendre à tout de l'ignorance des indigènes.

Est-ce un fait véritable ou une vaine rumeur ? mais il paraîtrait d'après les bruits qui circulent, que le bienveillant Monsieur MacFarlone se propose de nous faire bâtir, faisant commencer l'équarrissage dès cet hiver ; sans trop y ajouter foi, je n'en serais cependant pas surprise. Quel dommage qu'un gentilhomme si bon, si charitable, soit protestant. Il m'est venu à l'idée de le recommander à vos prières et à celles de nos pauvres, ainsi que sa famille composée d'un fils et de trois demoiselles. Il me semble que c'est le seul moyen de reconnaître dignement les bontés de ces généreux bienfaiteurs.

Grâce à leur générosité, nous avons aujourd'hui ce que nous appelons dans ce pays une petite chapelle. La voûte ou plutôt le plafond est tapissé en coton rouge parsemé d'étoiles dites d'argent. Une belle frange fait l'ornement d'une corniche. Puis avec de vieux morceaux de tapisserie de la même couleur, trempée dans l'eau, nous avons barbouillé le plancher. N'est-ce pas que vous n'auriez jamais imaginé un pareil genre de peinture ?

PELÉRINAGE AUX SAINTS-LIEUX (1)

Mon révérend et bien cher Père — Je viens d'accomplir un nouveau pèlerinage à Jérusalem, pour y donner la retraite pastorale ; et je sais trop combien le souvenir des Saints-Lieux vous est cher pour que je diffère de vous en entretenir encore une fois, peut-être la dernière. J'ai éprouvé une véritable joie de tout ce que j'ai vu ; car la sainte Eglise est en progrès et les OEuvres catholiques solidement et vaillamment soutenues, avec la bénédiction du Seigneur

Je ne vous parlerai que des principales parmi ces OEuvres. Le Patriarcat latin rétabli, il y a trente ans, avec quatre mille catholiques, en compte aujourd'hui dix ; et ses missions prospèrent, malgré les difficultés sans cesse renaissantes qui entravent le bien sur cette terre désolée. Les RR. PP. de Saint-François ont, sur plusieurs points, amélioré, par de nouvelles constructions, leurs sanctuaires, leurs hospices et leurs couvents ; ils ont aussi ouvert une petite école apostolique. Le R. P. Marie Ratisbonne poursuit, avec toute l'activité de son zèle, deux grandes constructions, l'une, à Saint-Jean-du-Désert pour les orphelines, l'autre, près des remparts de Jérusalem, pour un vaste établissement d'arts et métiers. La grande maison des Sœurs de Sion, à l'Ecce-Homo, est achevée ; et aux œuvres que ces saintes filles y avaient déjà établies, elles ont ajouté cette année un petit pensionnat qui étendra le grand bien qu'elles font à la classe plus élevée de la société. M. l'abbé Dom Belloni continue, avec un zèle admirable, les constructions de son orphelinat pour les garçons ; le nombre de ses orphelins est plus que doublé, depuis que je ne l'avais visité ; et cet habile administrateur a su donner à son œuvre une vigueur qui en assure l'avenir pour le spirituel et le temporel.

Les Sœurs de Saint Joseph-de-l'Apparition tiennent à Jérusalem l'hôpital catholique, où chaque jour affluent de pauvres malades, pour les consultations et les remèdes, qui

(1) Tiré du *Messenger du Sacré Cœur* du mois de Décembre, 1878,

leur sont donnés gratuitement. Elles ont, en outre, des écoles, des congrégations et des orphelines. Les principales missions de ce patriarcat ont aussi une maison de ces saintes filles, qui exercent dans ces localités les mêmes œuvres de charité. Le Moudir (sous-préfet) de Ramleh, quoique musulman, m'a fait le plus grand éloge de ces religieuses chrétiennes. "Elles font un grand bien, me disait-il ; je leur ai fourni des pierres pour bâtir leur maison, et j'ai dit au consul de France : "Soyez tranquille, c'est moi qui protège les religieuses." Aussi s'efforce-t-il de remplir leur école de toutes les petites musulmanes des environs. Malheur à qui leur dirait une parole offensante ! Quel exemple pour votre France, prétendue libérale, où semblent avoir émigré l'ancienne intolérance et la sauvage barbarie des Arabes et des Turcs contre les religieux et les religieuses ! Mais notre Moudir n'est pas seulement le protecteur des institutrices, il maintient l'ordre et la justice ; et, ce qui est admirable en Turquie, jamais il n'accepte aucun présent de ses administrés ; dans ses tournées, il tient même à ce vivre que des provisions qu'il porte avec lui. A cet exposé d'administration, qui ressemble quelque peu à celui des premiers kalifes, je ne puis m'empêcher de répondre : "Si tous les administrateurs de la Turquie te ressemblaient, elle serait florissante." Mais le bon Moudir ne voit point les choses en beau. "Les affaires, me disait-il, vont plus mal que jamais ; tout est ruiné, il s'est formé une race d'hommes qui ne vont plus ni à la mosquée ni à l'église. La seigneurie (djennaback) verra une guerre universelle, et les affaires ne se rétabliront plus ; mais la fin du monde arrivera ; car les démons sont sortis de l'enfer et les hommes se laissent gouverner par eux." Nous voilà entraînés bien loin par notre Moudir ; mais, peut-être, prendrez-vous quelque intérêt, mon cher Père, à connaître les idées qui fermentent dans les imaginations arabes durant cette crise.

Les chers Frères des Ecoles chrétiennes ont aussi élevé une belle maison à côté du Patriarcat latin ; et ils l'achètent, pour commencer sans retard leurs classes, ouvertes à tous les enfants de Jérusalem. J'ai rencontré à Jaffa les maîtres qui arrivaient de France ; et sans doute, aujourd'hui

d'hui, tous sont à l'œuvre, à la grande joie des habitants de la cité sainte, qui savent mieux apprécier que les radicaux de l'Europe ces incomparables instituteurs du peuple. J'ai encore eu le bonheur de rencontrer, à Jaffa, les Pères des Missions africaines que Mgr Lavigerie envoie prendre possession du Sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem, avec l'assentiment du gouvernement français. J'ai pu dire la messe, le jour même de la Nativité, dans la crypte de ce sanctuaire, où une tradition place la naissance de la sainte Vierge. L'église des croisades a été restaurée avec un goût parfait ; mais elle n'est pas encore ornée, les constructions pour l'habitation ne sont point achevées, et la dédicace ne s'en fera que lorsque tout sera terminé. Pour le moment elle n'est point ouverte au public. Ce sanctuaire est destiné à devenir une maison de hautes études scripturaires. On ne pouvait donner à ce saint lieu une destination plus belle et plus utile. Puisse la sainte Ecriture recevoir de ce nouveau foyer, placé sur les terres bibliques, de nouvelles clartés pour le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes !

Mais ce qui est plus adorable encore, aux yeux de la foi, c'est l'hôpital qui va s'élever près des murs de Jérusalem. Un généreux chrétien de Lyon, jeune homme de 25 ans, fils unique, creusait les fondations de cet édifice pendant que j'étais dans la ville sainte, et consacrait, à l'élever et à le doter, ses talents distingués d'architecte et de sa grande fortune. Quelles âmes sait se choisir la Providence ! Une pieuse personne, âgée et infirme, est venue établir, de son côté, un ouvroir, pour recueillir les enfants que leurs parents laissent courir dans les rues de Jérusalem. Voilà comment l'Eglise catholique se manifeste au lieu où est mort Jésus-Christ, son divin chef ; et je n'ai pas tout dit. C'est au point que le digne consul de France, M. Patrimonio, m'a assuré qu'il avait reçu des plaintes des communions rivales sur ces progrès si éclatants. Mais la réponse était facile : " Rivalisez avec les catholiques de zèle et dévouement. " Les Grecs schismatiques surtout, qui dominaient à Jérusalem, ont été gravement éprouvés par les derniers événements. Au lieu de triompher par la victoire des Russes, ils ont vu leurs ressources tarir, et ont été obligés

de fermer leur séminaire de Sainte-Croix et leur hôpital de Jérusalem, et de cesser de fournir les allocations à leurs curés. Les Juifs, cependant, sont en progrès à Jérusalem ; comme ailleurs, leurs spéculations habiles les rendent maîtres des finances ; tout l'argent qui arrive à Jérusalem passe par leurs mains ; et on les accusait, à mon passage, d'accaparer tout les blés, pour commander ensuite sur le marché.

J'aurais dû peut-être vous parler, en premier lieu, de deux autres établissements d'un autre genre, mais de la plus haute importance pour Jérusalem. Ce sont deux monastères de Carmélites, qui s'achèvent, l'un sur le mont des Oliviers, au Sanctuaire du *Pater*, avec les ressources que Saint Joseph y envoie chaque semaine ; l'autre à Bethléem, où il a été fondé d'une manière toute merveilleuse. La sœur Marie-de-Jésus-Crucifié, qui en est la principale fondatrice, est morte en odeur de sainteté, le 26 août dernier, pendant mon séjour à Jérusalem. Elle était âgée de trente-trois ans seulement ; c'était une simple sœur converse, née de parents Grecs catholiques, à Abellin, village situé près de Saint-Jean-d'Acre. Elle savait à peine lire et écrire ; mais Dieu s'était plu à la combler de ses grâces les plus extraordinaires ; et elle a pu, par sa sainte influence, faire réussir cette intréprise qui paraissait impossible. Les stigmates, les extases, les élévations de terre, les visions, les prophéties, les lumières célestes sur les matières les plus difficiles, etc., étaient, dit-on, sa vie de chaque jour. Ces merveilles, inouïes en Orient depuis des siècles, avaient fixé tous les regards sur elle ; et ses funérailles ont attiré un grand concours des personnages les plus distingués de Jérusalem. On raconte que, dans son enfance, elle avait été prise et emmenée à Alexandrie par les Musulmans, qui ne pouvant la séduire, lui coupèrent la gorge et la laissèrent pour morte. Heureusement, la blessure n'était pas mortelle ; elle fut recueillie par la charité et conduite par la Providence au Carmel de Pau, où son cœur vint d'être envoyé. Le plan qu'elle a donné pour le Carmel de Bethléem ne ressemble en rien aux autres : c'est une grande tour, *Turris Davidica*, qui s'élève en face de Bethléem, sur une colline

où, suivant la tradition, David conduisait son troupeau. De loin, cette tour, au milieu de la clôture du monastère, la fait assez bien ressembler à une forteresse de Marie, mais encore inachevée.

Je m'abstiens de vous donner d'autres détails intéressants sur ce sanctuaire, pour vous entretenir, en terminant, d'un sujet bien différent.

Vous connaissez par l'histoire les évêques *Scénites* et les chrétiens *Sarrasins* des premiers siècles; j'ai été heureux de retrouver leurs traces en conversant, à Jérusalem, avec un missionnaire qui vit sous la tente des Arabes. L'histoire ecclésiastique a conservé peu de détails sur ces évêques "habitant sous la tente": on rencontre les indices d'un évêque scénite pour la tribu de Moawiah, sous la dépendance du patriarcat d'Alexandrie; un autre évêque scénite suivait les tribus de la Palmyrène, sous la dépendance de la primatie de Damas; enfin, un autre évêque vivait avec les tribus des bords de l'Euphrate, rattachées à la province de l'Osrhoène. Les autres tribus de l'Arabie romaine, qui s'étaient soumises et acceptaient des empereurs de Byzance la nomination de leurs *philarques*, avaient aussi embrassé le christianisme, sans avoir toutefois, paraît-il, d'évêques particuliers. A la conquête arabe, ces tribus émigrèrent ou apostasièrent.

Cependant, Dom Paolo, missionnaire du patriarcat latin, a rencontré une tribu qui vit sous la tente, dans la contrée qui est à l'orient de la mer Morte. Elle a conservé quelques vestiges de christianisme par suite de sa dépendance du Karak, le Mont-Royal des Croisés, l'ancienne *Petra* ou *Seila*. Plusieurs familles passent une partie de l'année sous la tente et le reste dans leurs maisons du village. Cependant, il y a toujours une centaine de tentes dressées, pour suivre les troupeaux et faire les moissons ou les semailles dans les lieux écartés. Il y a quelques années, Mgr le Patriarche de Jérusalem ouvrit une mission au Karak, et une grande partie des Grecs schismatiques qui l'habitaient rentra dans le sein de l'Eglise; ce mouvement religieux se propagea jusque sous les tentes. Mais ces Bédouins convertis étaient dans la plus profonde ignorance de la religion. Jamais les

prêtres grecs ne s'étaient résignés à habiter avec eux sous la tente ; et la religion de ces pauvres abandonnés se réduisait à faire baptiser leurs enfants, et à observer quelques jeûnes avec la rigueur primitive. Ils ignoraient même Jésus-Christ, qu'ils croyaient être un de leurs scheiks, et la sainte Vierge, qu'ils disaient être une dame chrétienne. Ils ne conservaient ni fêtes ni prières, ne savaient parler que par malédictions et imprécations affreuses, et se faisaient entre eux des guerres féroces, jusqu'à couper en petits morceaux leurs ennemis. Les vengeances atroces se transmettaient aussi de génération en génération, suivant la coutume arabe.

A la vue du triste état de ces demi-sauvages, le cœur du missionnaire s'émut, et laissant son confrère dans le village avec des sédentaires, Dom Paolo s'est dévoué à habiter sous la tente. Il s'y est même si bien habitué, que revenu dernièrement pour la retraite, il attribuait une fièvre violente qui l'avait saisi à ce qu'il était obligé de vivre " sous une tente de pierre," privé de l'air libre du désert. Sa tente se déploie au milieu du campement en plusieurs compartiments séparés. Il y a la chapelle avec son clocher, l'école et le presbytère. Le changement n'a pas tardé à paraître dans la tribu nomade. Les hommes et les femmes ont appris les principaux mystères de la foi ; ils accourent matin et soir, même ceux qui sont restés schismatiques, aux prières, à l'instruction et à la messe. Le soir, ils remplissent, suivant l'usage arabe, le divan du missionnaire, pour s'entretenir avec lui jusque bien avant dans la nuit. Mais ces natures incultes et habituées aux vices du désert, laissent beaucoup à désirer ; l'espérance se trouve dans la nouvelle génération, qui manifeste les meilleures dispositions pour la piété, et même pour l'étude. Je ne citerai qu'un trait des mœurs des adultes, pour vous faire comprendre comment il sont encore dominés par les instincts de leur race pillarde. Pour dépouiller leur missionnaire, ils emploient la " lance de la prière," ou plutôt de l'importunité ; et ils emportent ainsi tout ce qu'il possède. L'un a remarqué qu'il a deux paires de souliers : il vient en demander une, et après le refus, il n'est que plus ardent à redemander ; matin et soir, il se met à genoux à la porte

de la tente : *Ia Khouri* (ô Curé), répète-t-il, tes souliers, je t'en prie. " Enfin, pour se délivrer, le missionnaire doit donner ses souliers. Un autre a remarqué son manteau ; la même histoire recommence, et il faut le donner. A plus forte raison, si l'on sait qu'il a quelques provisions de riz, de légume, de vin, les scheiks arrivent les uns après les autres, et il faut tout donner. Le missionnaire de la tente est ainsi obligé de se contenter de la nourriture bédouine, qui consiste invariablement en lait et en viande, avec du pain cuit sur une plaque de fer.

Cette tribu chrétienne monte, pendant l'été, vers les montagnes de Moab, à mesure que les ardeurs du soleil dessèchent les pâturages dans la plaine et sur les collines. Durant les trois mois d'hiver, elle redescend sur les bords de la mer Morte, où elle retrouve la température et la verdure du printemps, sans que la neige puisse jamais l'inquiéter. Lorsque que le scheik donne l'ordre du départ, pour aller chercher un autre campement, le missionnaire lui aussi plie sa tente. Il descend son clocher, roule son église, replie son presbytère, empaquète son école ; et le tout est emballé sur le dos d'un chameau, qui va s'agenouiller au lieu désigné et y dépose son fardeau facile à reprendre. En une heure, tout est ensuite relevé ; et l'église, le clocher, l'école continuent à fonctionner comme auparavant. Telle était sans doute la vie des évêques scénites.

Je me recommande à vos saints sacrifices et aux prières de tous nos chers Associés de l'Apostolat, et je suis, etc...

P. MARTIN, S. J.

Directeur supérieur de l'Apostolat de la Prière en Syrie.

AFRIQUE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE
APERÇU HISTORIQUE ET ÉTAT ACTUEL.

(ANNALES DE LYON)

Suite et fin (1).

V.

Saïd agha, chef nouba.—Visite du cogicur Cacoun, grand chef des Noubas, à la mission d'El-Obeïd.—Voyage du R. P. Carcereri au Djebel-Noubas.

“ Un des chefs noubas de Delen, nommé Saïd agha, étant venu à El-Obeïd, l'officier Maximos me le présenta le matin du 16 juillet 1873, fête de Notre-Dame du Carmel, au moment où nous sortions de l'exercice de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur. Cet exercice, qui consiste en une heure d'adoration devant le saint Sacrement et que j'ai institué dans nos chapelles d'Égypte et du vicariat, se pratique tous les mercredis de l'année pour obtenir du Sacré-Cœur de Jésus la conversion de la Nigritie. Je reçus le chef nouba avec beaucoup de déférence ; je lui fis visiter nos ateliers d'arts et métiers et la petite école des enfants nègres ; je lui montrai le maître-autel, la statue de la Vierge, etc. Remarquant la satisfaction de Saïd agha, j'exprimai mon désir de connaître le grand chef des Noubas et je laissai entrevoir que je n'étais pas éloigné d'aller fonder une mission chez les Noubas eux-mêmes. Saïd agha resta frappé des merveilles qu'il disait avoir vues dans notre maison d'El-Obeïd, et, de retour chez lui, il en parla tant que le grand chef, le cogiour Cacoun, se décida à venir nous voir.

“ En effet, deux mois après le départ de Saïd agha, le grand chef des Noubas entra dans notre maison d'El-Obeïd avec une suite de vingt personnes. C'était le matin du 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, au moment où nous sortions de l'église après l'heure d'adoration

(1) Voir la livraison d'Octobre dernier.

pour la conversion de la Nigritie. Le cogiour Cacouy passa la journée chez moi avec sa suite. Je lui exposai mes projets et lui fis visiter mon établissement. Il voulait voir tous les outils : boyaux, pioches, marteaux, rabots, scies, haches, pelle de fer, clous, etc. Il admira surtout les ateliers d'arts et métiers et le son de l'harmonium. Quand il voyait mes pieds appuyer sur les soufflets et mes doigts sur le clavier et qu'il entendait des accords, lui et les siens, fortement émus, témoignaient leur joie en disant : " *Agiab* (merveille) ! tu sais tout, tu fais des prodiges." Le cogiour, s'étant approché pour jouer de l'harmonium et n'entendant sortir aucun son, s'écria :

" — Tu es fils de Dieu. D'un simple morceau de bois tu tires des voix plus belles, plus harmonieuses que celles des oiseaux et des hommes. Quand je raconterai à mes Noubas les merveilles que j'ai vues et entendues, ils ne me croiront pas."

" Lorsque je le conduisis à l'établissement des Religieuses et que je lui montrai la Sœur Faustine, l'institutrice noire Domitilla Bakhita, élevée à Vérone, et une des négresses noubas sachant coudre, tricoter et réciter ses prières, il fut transporté d'étonnement et me dit :

" — Il n'y a pas de mortel plus grand et plus brave que toi."

" Je lui répondis que, en Europe, des milliers de personnes étaient encore plus savantes que moi, qu'elles pensaient aux nègres et qu'elles m'avaient donné beaucoup d'argent pour aller leur enseigner tout ce que savent les blancs, qui sont chrétiens et qui vénèrent, dans un grand-prêtre sage, glorieux et bon, le chef de tous les chrétiens et le vicaire de Dieu (*ouakil Allah*) auprès de tous les hommes. J'ajoutais :

" — Ce chef de tous les chrétiens et de tous les prêtres, ce *ouakil* de Dieu, est celui qui vous aime le mieux ; pour vous faire du bien temporel et éternel, il m'a envoyé avec mes compagnons dans vos pays, parce qu'il désire que vous connaissiez la vérité et que vous soyez heureux à jamais."

“— *Agiaib* !” répliquèrent-ils tous. “Ce grand cogiour (prêtre) pense à nous et de si loin !”

“— Nous sommes des ignorants, ajouta le chef, nous ne savons rien ; nous sommes les bêtes (*nakhna bahhaïm*). Apprends-nous ce que nous devons faire ; viens toi-même dans nos pays, et enseigne-nous tout cela. Je pique ma vache et mon chameau ; je les pousse à droite, et ils vont à droite. Je pousse mon cheval et ma chèvre à gauche, et ils vont à gauche. J'ordonne à mon esclave de conduire les bœufs, à mes femmes esclaves d'aller puiser de l'eau, et ils le font. Indique-nous la voie que nous devons tenir, et nous t'obéirons comme tes esclaves et tes serviteurs. Tu nous feras connaître ce que tu voudras. Nous, nos femmes, nos fils, nos serviteurs, nos esclaves, nos bœufs, nos vaches, nos chèvres, nos moutons, nos terres, nos maisons, nos denrées, et jusqu'aux feuilles de nos arbres, tout sera à ton service ; nous serons tes fils, tes serviteurs, tes esclaves, tu seras notre père et le maître de tous.”

“ Les quatre jours suivants, il revint visiter la mission. Le dernier jour il me dit :

“ — Lorsque je vins à El-Obeïd, les musulmans me dirent plusieurs fois que les chrétiens sont des perfides, des scélérats, des *bahhaïm* (bêtes), et des *khanazir* (porcs) ; qu'ils mangent le cœur, le foie et la cervelle des fils d'Adam ; mais je n'ai jamais jugé ainsi. Ils prétendaient que les musulmans sont meilleurs que les chrétiens ; mais je vois maintenant que les chrétiens sont meilleurs que les musulmans et que toutes les races d'hommes. Il n'y a pas au monde de personnes aussi excellentes, aussi sages que toi et tes compagnons ; et nous voulons faire ce que vous nous commanderez. Vous êtes les enfants du ciel et de Dieu.”

“ Je lui promis de faire, aussitôt après les pluies, une visite aux Noubas, d'explorer soigneusement le pays et d'y fonder probablement une mission. Le cogiour s'en alla enchanté de ma promesse.

“ Dès le mois de juillet, j'avais informé les missionnaires

de Khartoum de ce qui s'était passé à El-Obeïd et de la probabilité d'une exploration chez les Noubas. Le P. Carcereri demanda instamment de m'accompagner, et il s'offrit de tenter lui-même l'exploration, consentant volontiers à retarder le voyage qu'il se proposait de faire en Europe pour s'entendre avec son T.-R. P. Général. Je l'invitai à venir à El-Obeïd.

“ Le P. Carcereri arriva les premiers jours d'octobre au Kordofan. Je me décidai à lui laisser accomplir ce voyage avec le P. Franceschini et lui adjoignis un homme courageux et expérimenté, M. Auguste Wisnewski, du diocèse d'Ermeland (Prusse), qui, depuis plus de vingt ans, était attaché à la mission de l'Afrique centrale. J'obtins du pacha l'officier de police Maximos et un *khabir* (guide) qui devaient accompagner les missionnaires.

“ Ceux-ci, munis de provisions pour deux mois, partirent d'El-Obeïd le 15 octobre 1873. L'exploration fut beaucoup plus courte que je ne l'avais calculé. Le P. Carcereri n'alla que jusqu'à Delen, premier village des Noubas, et y passa moins de deux jours. Il revint toutefois après avoir conféré avec Cacoun. Ce chef lui montra, du haut d'une montagne, tous ses villages au pied des collines environnantes, et le missionnaire put en dresser une carte géographique. De retour à El-Obeïd le 28 octobre, il me confirma tout ce que les visites de Saïd agha et de Cacoun m'avaient fait espérer, et je lui ordonnai de me préparer un rapport sur son exploration.

VI

Accident de Mgr Comboni. — Arrivée à Khartoum de Religieuses et de missionnaires. — Traité avec les Religieux de Saint-Camille de Lellis. — La Propagande approuve la fondation d'une mission au Gebel-Noubas. — Arrivée à Khartoum d'une nouvelle caravane et de la Sœur Emilienne Naubonet. — Installation des Camilliens à Berber. — Départ de Mgr Comboni pour le Gebel-Noubas.

“ La mission du Kordofan étant organisée, je partis, le 17 novembre, avec le P. Carcereri, M. Wisnewski et le Fr. Dominique Polinari, pour la résidence de Khartoum. Le 24 novembre, je tombai de chameau et me cassai le bras gauche. Après un repos de trente heures, je dus, le bras

lié de bandelettes imbibées d'eau et suspendu au cou, remonter sur mon chameau. Nous arrivâmes en quatre journées à Ondourman, localité située en face du confluent du fleuve Blanc et du fleuve Bleu. Un bateau à vapeur, que m'envoya le pacha gouverneur général, me transporta à Khartoum, où je reçus les soins de médecins et de chirurgiens arabes. Je portai mon bras en écharpe plus de trois mois, et il me fut impossible, durant cet interval, de dormir même une demi-heure et dire la messe.

“ Le P. Carcereri était déjà parti pour l'Europe, lorsque, le 11 décembre, quatre Sœurs de Saint-Joseph arrivèrent à Khartoum, accompagnées de M. Jean Losi, prêtre de l'Institut de Vérone, et de quelques laïques. Elles trouvèrent les autres Religieuses dans une maison louée par les héritiers de M. André de Bono, appelé Latif effendi. Cette maison était trop petite, et d'ailleurs les propriétaires la réclamaient pour y installer M. Rosset, vice-consul prussien. Je bâtis donc, au moyen des aumônes des bienfaiteurs d'Europe, notamment de LL. MM. AA. l'empereur Ferdinand 1^{er} et l'impératrice Marie-Anne d'Autriche, et l'archiduc d'Autriche-Este, François V, duc de Modène, une maison de 112 mètres de longueur. J'y installai les Sœurs de Saint-Joseph.

“ Le 24 août 1874, le P. Carcereri passait, à Rome, en mon nom, avec le T. R. P. Guardi, général des Religieux de Saint-Camille de Lellis, une convention valable pour cinq années. Il y était stipulé que les Camilliens, tout en restant soumis au provicaire apostolique de l'Afrique centrale, en ce qui concerne la juridiction et le soin des âmes, auraient à Berber une station fondée et entretenue à mes frais. Cette station serait chargée du soin des fidèles dispersés dans les trois grandes provinces de Souakim, sur la mer Rouge, de Taka, près des frontières septentrionales de l'Abyssinie et de l'ancien royaume de Dongola, à l'ouest du Nil, dans la Nubie supérieure. Après une expérience de cinq années, une nouvelle convention devait régler définitivement cette affaire, au plus grand avantage de l'apostolat de la Nigritie.

“ Dans la réunion générale du 14 août 1874 au Vatican, la

Congrégation de la Propagande s'était occupée du vicariat de l'Afrique centrale. Les cardinaux, ayant examiné le développement de la mission jusqu'à cette époque, prirent des conclusions que Son Em. le cardinal Franchi daigna m'envoyer, à la date du 29 août de la même année. Dans ce document, la Propagande me donnait des instructions pour la direction de ce difficile vicariat, et m'indiquait notamment la conduite à tenir en face des horreurs de la traite des nègres. Le cardinal Franchi m'ordonnait de fonder la mission des Gebel-Noubas, et terminait sa lettre en m'engageant, au nom des cardinaux ses collègues, à poursuivre mon entreprise, sans me laisser rebuter par les obstacles, et à compter sur le secours de Dieu, qui ne me manquerait point.

“ Aussitôt que j'eus reçu à Khartoum l'ordre de la Propagande d'établir la mission des Gebel-Noubas, j'envoyai au Kordofan une petite caravane pour commencer l'œuvre, et j'ordonnai au supérieur d'El-Obeïd, le P. Salvator Mauro, de Barletta, membre de l'Institut de Vérone, de tout préparer pour cette nouvelle expédition.

“ Le texte de la convention passée entre les RR. PP. Camilliens et moi m'étant parvenu, j'allai à Berber et j'achetai, sur les bords du Nil, dans une position salubre et agréable, une des plus belles et des plus commodes maisons de la ville. J'y installai le P. Franceschini, avec un Frère convers de mon Institut.

“ Le 6 février 1875, arriva à Khartoum une caravane dirigée par le P. Carcereri et composée de seize personnes, missionnaires de mon Institut, PP. Camilliens et Religieuses. Elle avait pris la voie du Wady Halfa et de Dongola et accompli, en 103 journées, le trajet du Caire à Khartoum. J'envoyai aussitôt au Kordofan deux prêtres et quelques Frères. L'expédition pour le Gebel-Noubas se mit en route sous la conduite de M. Louis Bonomi; elle arriva à destination au mois de mars, M. Bonomi célébra la première messe qui eût jamais été célébrée dans la vaste et populeuse tribu des Gebel-Noubas. Il prépara au pied de la montagne voisine de la résidence du chef, dans des maisons ruinées et entourées d'une clôture d'arbres et de bois, une chapelle et une habitation provisoires.

“ Au mois d'avril 1875, la Rév. Mère Emilienne Naubonet, accompagnée d'une jeune Sœur arabe, arriva à Khartoum par la route de la mer Rouge et le désert de Souakim. La Mère Emilienne, originaire de Pau, venait prendre la direction de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, à Khartoum, avec juridiction sur toutes les maisons et les Religieuses de sa Congrégation dans l'Afrique centrale.

“ Cette Religieuse est une des premières qui se soient établies en Orient depuis les Croisades. Elle a été neuf ans supérieure à Chypre et plus de vingt en Syrie, où elle a fondé les maisons de Saïda, de Deir-el-Quamar et de Beyrouth. Pendant les massacres de 1860, elle recueillit dans son établissement, bâti sur les murs de l'ancienne Sidon, des centaines d'orphelins de chrétiens tombés sous le fer des Druses. Après trente années de travaux en Orient, cette femme admirable passa la mer, remonta le Nil, franchit le désert et pénétra dans l'Afrique centrale, qui est aujourd'hui le théâtre de son inépuisable charité.

“ Les Camilliens installés à Berber avec le P. Carcereri pour supérieur et la mission de Khartoum confiée au R. P. Pascal Fiore, je partis avec un certain nombre de Missionnaires et deux Sœurs sur un vapeur du gouvernement, pour visiter les missions du Kordofan et des Gebel-Noubas. Trente chameaux nous transportèrent à El-Obeïd, où nous arrivâmes le 15 août. J'administrai le baptême à quinze adultes, et le sacrement de confirmation à plusieurs chrétiens. Le 15 septembre 1875, quelques Missionnaires, deux Sœurs et moi, nous partîmes avec douze chameaux dans la direction des Gebel-Noubas.

“ Après cinq journées de marche, nous rencontrâmes, au milieu de la forêt de Singiokae, un cavalier arabe de la race des Omour. Je lui donnai une vieille *couffie* (pièce de soie dont on se couvre la tête), et le chargeai d'avertir le grand chef des Noubas et les missionnaires de ma prochaine arrivée. Dans l'espoir d'un plus fort pourboire, il éperonna son cheval et courut à Delen.

VII

Le cogiour Cacoun.—Arrivée de Mgr Comboni à la station de Delen.—
Description du pays ; mœurs des habitants.—Dialectes des Noubas
et des peuples de l'Afrique centrale.

“ Le soir du 21 septembre 1875, je fus extrêmement surpris de trouver, à une demi-journée de la station de Delen, le grand chef des Noubas, suivi de 50 Noubas armés de fusils et de lances. A peine m'eut-il vu qu'il descendit de cheval, s'approcha de mon chameau, me baisa la main, me salua plusieurs fois profondément et me dit en bon arabe, dialecte du Kerdofan :

“ — Dieu t'a envoyé au milieu de nous ; et voici que nous tous, nos petits enfants, nos femmes, nos petites filles, nos bœufs, nos vaches, nos brebis, nos chèvres, nos maisons, nos terres, tout est à ta disposition. Tu es notre père et nous sommes tes enfants ; nous ferons tout ce que tu nous commanderas et nous serons heureux.

“ — Je suis venu, répondis-je, pour être votre père. En apprenant ce que les missionnaires et les Religieuses vous enseigneront, vous vous montrerez d'excellents fils, et vous serez heureux sur cette terre et dans le ciel.”

“ Je fis agenouiller le chameau et, aidé par le cogiour Cacoun, je descendis à terre.

“ C'était une nuit douce, brillamment éclairée par la lune et par des myriades d'étoiles, Nous étendîmes nos matelas, et, le souper ayant été servi à terre, sur un tapis, nous mangeâmes joyeusement et nous bûmes de l'eau apportée par les Noubas. Nous bivouaquâmes en compagnie de ces bons sauvages, auprès des feux qu'ils avaient allumés pour éloigner les bêtes féroces et pour nous réchauffer.

“ Ayant donné au grand chef Cacoun une couverture de laine de la valeur de cinq francs, je lui demandai, le lendemain, s'il avait bien dormi. Il me répondit tout joyeux :
“ — Comment ne dormirait-on pas bien sous la garde de Dieu avec cette belle couverture que tu m'as donnée hier soir ? Je vais la mettre sur mon cheval et elle me servira dans ma résidence.”

“ Je montai sur son cheval. A midi, nous entrions dans la zariba (clôture) de la mission, au milieu des détonations de fusils et des cris de joie des chefs et du peuple. Nous fûmes reçus par M. Louis Bonomi, supérieur de la mission et par ses compagnons. Plusieurs Gnoumas vinrent me visiter.

“ Les Gnoumas, peuple féroce, sont de haute taille ; ils ne portent aucun vêtement. Ils massacrent les musulmans et les Giallabas qui viennent ici pour les enlever et les vendre comme esclaves. La visite de beaucoup d'autres Noubas des montagnes voisines me donna de l'espoir pour l'évangélisation de ce pays, où d'ailleurs l'islamisme est détesté. Mais une multitude de superstitions, de rites, de cérémonies, de croyances extravagantes, sous l'influence d'un esprit appelé Ocourou, règnent dans ces contrées.

“ Le pays de Delen est habité par plus de 50,000 âmes. Il est compris entre le 11° et le 12° de latitude nord et entre le 26° et le 28° de longitude est (méridien de Paris). Il est le point d'appui, le lieu de communication et comme la première étape de notre excursion apostolique parmi les peuples de la grande famille des Noubas, qui s'étend par delà les montagnes au sud-ouest. De Delen on arrive, en deux journées, aux points les plus éloignés du demi-cercle formé par ces montagnes. Les localités les plus habitées, comme Gnouma, Sobein, Golfan, Carco, Fonda, ne sont qu'à une distance qui varie entre quatre et dix heures de chemin.

“ Lorsque nous serons certains que la terre peut, avec le secours de la culture et des pluies ordinaires, fournir en partie à l'entretien de la mission, des chrétientés seront fondées sur les points importants de ces montagnes.

“ La mission de Delen ne sera qu'à cinq ou six journées d'El-Obeïd. Les habitants ont un bon caractère et d'excellentes qualités ; ils sont dans des conditions sociales bien supérieures à celles des indigènes des anciennes stations de Sainte-Croix et de Gondokoro sur le fleuve Blanc. Les Noubas ont des demeures fixes et sont très-attachés à leur pays, à leurs maisons, à leurs montagnes. Peu laborieux, ils se contentent de cultiver la portion de terrain qui

leur fournit la nourriture pour une année. Cette indolence est excusable. S'ils cultivaient beaucoup de terrains et recueilleraient d'abondantes récoltes, les Arabes Gabara viendraient les piller. Les Noubas ont de la réflexion, du jugement et de la prévoyance. L'union et l'amitié règnent entre eux. Quand un Noubas est offensé par un étranger, tous ses compatriotes prennent sa défense et le vengent d'après la loi du talion. Il n'y a chez eux presque jamais de disputes ni de querelles; ils sont soumis à leurs chefs et mènent une vie toute patriarcale. Le grand chef, le cogiour Cacoun, pontife et roi, maître absolu des corps et des âmes, gouverne pacifiquement et sagement tout son peuple. On a recours à lui, on s'en remet à son jugement, et on subit sans se plaindre la peine qu'il prononce. Le cogiour ne prend, il est vrai, aucune décision importante sans l'avis des vieillards réunis en conseil. Les Noubas, courageux et guerriers, s'emparèrent plusieurs fois des armes et des munitions des Giallabas. Ils sont ainsi devenus redoutables à leurs ennemis. Ils nous demandèrent de la poudre et des balles; car ils n'ont plus de poudre, et ils n'ont pour balles que les petits cailloux dont leurs montagnes sont semées.

“ La langue des Noubas se divise en plusieurs dialectes sans rapport avec la langue arabe. En six mois de séjour, M. Louis Bonomi avait appris des indigènes un certain nombre de mots noubas. Avec l'aide de M. Louis Bonomi et du grand chef qui possédait assez bien l'arabe du Kordofan, je me mis à l'étude de la langue des Noubas.

“ Une des plus grandes difficultés pour le missionnaire de l'Afrique centrale, c'est la multitude des langues. Il y en a plus de cent, presque toutes monosyllabiques et d'origine sémitique. Ces langues sont très pauvres et se bornent à exprimer les idées très-limitées des peuples primitifs. En outre, la langue arabe se divise en plusieurs dialectes africains, que l'on parle dans les possessions égyptiennes des nations musulmanes du vicariat. Or, ces langues africaines sont tout à fait inconnues des savants Européens, parce qu'il n'y a ni dictionnaire, ni grammaire, ni livre pour les étudier. Elles n'ont pas d'écriture. Les mots lire

écrire, compter, épeler, etc, n'existent pas. Tandis que le missionnaire, destiné aux Indes, à la Perse, à la Mongolie, à l'Amérique, à la Chine ou à l'Australie, peut apprendre, dans les séminaires d'Europe, à l'aide de dictionnaires et de grammaires, la langue de ces pays, le missionnaire de l'Afrique centrale doit apprendre les idiomes des tribus qu'il veut évangéliser, dans le pays même et de la bouche de quelque indigène qui, ancien esclave des musulmans, aura retenu un peu d'arabe. Il doit composer son dictionnaire, découvrir les lois grammaticales, et, ce qui est excessivement difficile, donner des noms aux idées abstraites.

“ C'est une rude épreuve, dont j'ai fait l'expérience en 1858 et en 1859, époque où je me trouvai dans la tribu de Kick, entre le 6^e et le 7^e latitude nord, sur le fleuve Blanc, en compagnie du supérieur de la station de Sainte-Croix, le P. Joseph Lanz, originaire du Tyrol allemand, des PP. Jean Beltramme et Ange Melotto et de deux élèves de la mission. Nous composâmes le premier vocabulaire, la première grammaire et le premier catéchisme qui aient été faits dans la langue des Denka. Avant nous, le P. Barthélemy Mesgan, du diocèse de Laybach, fondateur de la mission de Sainte-Croix, avait essayé de recueillir un certain nombre de mots. Son manuscrit, que j'ai étudié, était en la possession du P. Lanz.

“ Je confiai tous nos manuscrits à un Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, le R. P. Mitterrutzner, professeur, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, directeur du séminaire diocésain de Brixen, secrétaire de Mgr. Fessler, évêque de Saint-Hippolyte, au concile du Vatican. Ce Religieux, membre intelligent et actif du comité de la Société de Marie, philologue distingué, possède plusieurs langues étrangères. Aidé de deux nègres denka et bari, il composa avec soin et fit imprimer à Brixen, à partir de 1864, en allemand et en bari-denka, avec des explications en latin et en italien, un dictionnaire, une grammaire, quelques psaumes et les évangiles pour les dimanches et les fêtes de l'année. Le R. P. Mitterrutzner, non content de nous avoir ainsi facilité l'exercice de l'apostolat, nous procura encore d'abondantes aumônes recueillies dans le Tyrol et dans la Bavière ; il nous donna aussi d'excellents missionnaires, comme les PP. Gozner, Uberbacher, Lanz et beaucoup d'autres. Plus tard, le P. Beltramme fit imprimer en italien une bonne grammaire de la langue denka, et il publie maintenant le dictionnaire denka-italien aux frais de la Société géographique italienne. Ces deux ouvrages serviront à la science et particulièrement à la mission du fleuve Blanc.

“ Pour toutes ces langues de l'Afrique centrale, qui ne

possèdent aucune sorte d'écriture, j'ai adopté les caractères latins, comme M. Mitterutzner et d'autres philologues. Quant à la prononciation, pour en faire connaître les rapports avec la prononciation latine, je me suis servi en partie du système de transcription imaginé par Lepsius et du système proposé à l'Institut vénitien par le comte François Miniscalchi-Errizo, savant polyglotte de Vérone. En ce qui regarde la terminologie de l'Église catholique, pour exprimer, dans les langues africaines, les sacrements et les principaux mystères de la Religion, comme le baptême, l'eucharistie, la pénitence, la transsubstantiation, la messe, j'ai adopté les mots latins eux-mêmes. Nous en donnons l'explication dans chaque idiome.

VIII

Fièvres et troubles; abandon du poste de Délén. — Départ de la caravane. — Haltes à Singiokae et à Dirch. — Retour à El-Obéid.

“ Au mois d'octobre 1875, tous les missionnaires de Délén, la Sœur Germaine Assouad, d'Alep, les nègres et les négresses au service de la mission tombèrent malades. Je fus moi-même attaqué d'une forte fièvre. Préoccupé de ma responsabilité à l'égard des deux Congrégations qui m'avaient confié des missionnaires, je résolus de nous transporter temporairement à Singiokae, pays à quatorze heures de Délén. Mais il était impossible de nous y rendre à pied, et, dans tout le pays, il n'y avait que quatre ou cinq chameaux; ânes ou chevaux.

“ Sur ces entrefaites, le mudir, gouverneur général du Kordofan, m'envoya de Birch, ville à trois journées de Délén, une dépêche où il me disait que, ne pouvant nous protéger contre une tribu de Bagaras nomades, il me priait d'abandonner momentanément la station de Délén. Il m'envoyait une vingtaine de chameaux pour nous transporter, nous et nos provisions. Le porteur de la dépêche raconta à la supérieure, Sœur Assouad, que le gouverneur avait, à Birch et dans les environs, plus de 1,000 soldats avec quatre canons et qu'il avait l'intention d'attaquer les villages du chef Cacoun, parce que celui-ci n'avait pas encore payé le tribut ordinaire. Je fis appeler le chef nouba et je l'exhortai à payer le tribut comme les autres années. Il me déclara que c'était impossible pour le moment, et me pria de supplier le gouverneur d'attendre jusqu'à la récolte suivante, époque où il paierait tout. J'envoyai aussitôt au gouverneur un courrier spécial avec une lettre.

“ Cet incident, joint aux maladies dont nous étions affligés, rendait notre position très-dangereuse. Je réunis en

conseil les quatre missionnaires, MM. Bonomi, Martini, et les PP. Chiarelli et Franceschini. Leur avis fut qu'il fallait abandonner le poste et n'y revenir qu'après avoir recouvré la santé; c'était l'unique moyen de sauver la mission.

" Je soupçonnais que le gouverneur, en m'envoyant sa dépêche, avait eu, entre autres desseins, celui de faire ajourner la fondation de la mission des Noubas, afin de pratiquer plus librement la traite des nègres. Je savais que le chef des Bagaras avait déclaré au mudir que, depuis notre installation chez les Noubas, il n'avait pu voler assez d'esclaves pour lui payer l'impôt annuel. Mais la nécessité de sauver la vie de mes missionnaires ne me permettait pas de rester davantage. Je me décidai donc à partir. Je laissai la station avec le mobilier au chef Cacoun.

" Le 30 octobre, dès quatre heures du matin, on commença à charger les chameaux. Le pacha m'avait envoyé un janissaire pour m'accompagner. A sept heures et quart, nous étions en route. La forêt où nous devions passer quatorze heures, était peuplée de lions et d'autres bêtes féroces.

" Une heure n'était pas écoulée que le P. Franceschini, accablé par la fièvre, s'arrêta. Après une demi-heure de repos, il put remonter sur son chameau. On se remit en route; mais, au bout d'une heure, il ne put aller plus loin. Nous le conduisîmes chancelant sous un arbre, et nous cherchâmes à le soulager par des applications d'eau fraîche. Cependant la fièvre augmentait toujours. L'eau de nos deux zanzemieh (petites outres de peaux de chèvres) commençait à manquer. Les provisions et les bagages se trouvaient sur les premiers chameaux; j'envoyai en hâte deux chameliers ramener les chameaux porteurs des matelas, de l'eau et des ustensiles de cuisine.

" A deux heures de l'après-midi, les chameaux n'étaient pas encore arrivés; nous n'avions pas une goutte d'eau, pas une bouchée de nourriture. Brûlés par la soif, nous étions tous couchés sur nos couvertures. Retourner en arrière aurait été une imprudence. Le P. Franceschini ayant un peu moins de fièvre et ses forces étant revenues, je lui proposai de nous remettre en route. Il y consentit et nous repartîmes. Après quatre heures de chemin, nous aperçûmes au loin une marre d'eau fangeuse et noire. Nous en approchâmes, et, bien que cette eau fût dégoûtante et infecte, nous nous y désaltérâmes avec grand plaisir.

" C'était le soir; on entendait rugir les lions. Nous marchâmes encore deux heures entre des arbres touffus et épineux. Voyant la difficulté et les périls de cette marche dans la nuit obscure, entendant les rugissements du lion de plus en plus répétés, nous nous arrêtâmes. Je fis allumer autour de nous des feux pour éloigner les bêtes féro-

ces. Nous étendîmes à terre les couvertures que nous avions sur le kahouia du chameau. La faim et la soif nous tourmentaient. Le janissaire avait cinq ou six onces de viande crue d'un mouton tué trois jours auparavant, et j'avais huit onces de viande salée, achetée à Khartoum. N'ayant pas de marmite, nous mîmes les deux morceaux dans la *doka* (ustensile de fer à suspension pour cuire et préparer le *doura* ou pain des Arabes du Soudan), nous les exposâmes au feu quelques minutes, et nous nous les partageâmes.

“ A l'aube, bien que engourdis par le froid de la nuit et par la fatigue, épuisés par la faim et par la soif, nous nous remîmes en route. Après huit heures de marche, nous retrouvâmes à Singiokae, sous les cabanes des sauvages, tous nos compagnons arrivés avant nous. Nous nous y reposâmes quelques jours.

“ Il n'y avait presque personne dans ce village ; les habitants s'étaient enfuis avec leurs familles et leurs troupeaux afin de se dérober à l'armée du gouverneur. Pour nourrir les soldats, celui-ci prenait les bestiaux et les provisions sans payer d'indemnité, et il estimait à bas prix leurs esclaves. Ne trouvant ni viande, ni beurre, ni vivres d'aucune sorte, je me décidai à poursuivre notre route jusqu'à Birch, où se trouvait le gouverneur du Kordofan.

“ Depuis longtemps ce fonctionnaire veut assujettir ces peuples. Il leur a imposé un tribut annuel, payable en argent, en nature, en bestiaux ou en esclaves. Dès le commencement, toutes les tribus s'y sont refusées, et, chaque année, pour recouvrer la taxe, le gouverneur doit envoyer des officiers supérieurs avec de nombreux soldats. Ceux-ci perçoivent les impôts à coups de bâton et de cravache ; en outre, ils s'emparent des troupeaux, enlèvent les femmes, les enfants, les esclaves, tout ce qui leur tombe sous la main et massacrent les récalcitrants. Aussi, les gens de Singiokae, apprenant l'approche du gouverneur avec 1,000 soldats, avaient envoyé le cheïk payer le tribut et s'étaient enfuis vers l'intérieur.

“ Le lendemain de notre départ, nous apprîmes que la station de Birch était presque déserte pour le même motif que Singiokae et que le gouverneur était parti pour les montagnes de Tegala, après avoir laissé à ma disposition une escorte de quelques soldats. Comme les fièvres intermittentes affligeaient toujours les missionnaires et les Sœurs, je résolus de conduire tous mes compagnons à El-Obeïd.

“ Dix-huit jours après notre sortie du pays des Noubas, nous arrivions brisés de fatigues à El-Obeïd. Nous y rencontrâmes le docteur Pfund, médecin et naturaliste attaché

à l'expédition du vice-roi d'Égypte, dirigée par l'Américain Colston, célèbre dans la guerre de sécession.

“ En arrivant à El-Obeïd, je trouvai des dépêches importantes qui me forçaient de me rendre à Khartoum et dans l'Égypte. Je me concertai avec le gouverneur et je préparai tout pour que M. Bonomi pût, deux mois plus tard, retourner à la mission des Gebel-Noubas. Je partis d'El-Obeïd avec quelques compagnons. Nous traversâmes les épaisses forêts d'arbres résineux, et, à Toura-el-Kadra, nous primes passage, avec le général Colston, sur un vapeur du gouvernement, qui nous transporta à Khartoum, capitale des possessions égyptiennes du Soudan.

IX

Importance des stations de Khartoum et d'El-Obéïd. — La traite des noirs et le colonel Gordon. — Départ de Mgr Comboni d'El-Obéïd ; visite à Berber et à Souakin ; arrivée au Caire. — Don d'un terrain par le khédivé. — Arrivée à Rome de Mgr Comboni.

“ Le vicariat de l'Afrique centrale jouit de la protection de S. M. apostolique François Joseph Ier, empereur d'Autriche, représenté à Khartoum par un consul. La mission est en bons rapports avec le gouverneur, qui lui accorde, entre autres privilèges, l'exemption des impôts.

“ Aussitôt en possession du vicariat, je m'appliquai à consolider nos deux principales stations de Khartoum et d'El-Obéïd. La station de Khartoum est la base d'opérations et le centre de communications pour porter la foi et la civilisation dans tous les royaumes et les tribus de la partie orientale du vicariat et dans les tribus limitrophes de l'Abyssinie et des Gallas et sur le fleuve Blanc, jusqu'au delà de l'équateur et des sources du Nil. La station d'El-Obéïd est aussi le point d'appui et le centre de communications pour évangéliser les vastes royaumes et les tribus qui forment la partie centrale et occidentale du vicariat.

“ L'opposition des missionnaires à la traite des noirs leur crée de graves embarras de la part du gouvernement. Heureusement le khédivé a nommé gouverneur général de toutes les possessions égyptiennes au Soudan, avec le grade de férick-pacha, le colonel anglais Gordon qui s'est distingué en Chine dans la guerre contre les rebelles. Il est partisan de l'abolition de l'esclavage. Doué d'un excellent jugement, d'un courage et d'une fermeté indomptables, cet officier portera, j'en suis certain, un coup mortel à la traite. Cependant, on a tout lieu de craindre qu'il ne soit pas secondé par les populations du Soudan, par les marchands arabes et par les gouverneurs musulmans, qui tirent un profit considérable de la traite. Pour

faire disparaître cette horrible plaie, il faut absolument prêcher à ces peuples l'Évangile qui proclame l'égalité chrétienne de l'esclave et de l'homme libre. La mission catholique pourra seule seconder efficacement le gouverneur anglais dans son entreprise.

“ Le 19 décembre 1875, après avoir baptisé solennellement quelques adultes, je quittai El-Obeïd. Accompagné de mon secrétaire, M. Paul Rossi, et d'autres personnes, je visitai la station de Berber. Puis, montés sur dix chameaux, nous entrâmes dans le désert et traversâmes les chaînes de montagnes qui font partie du système éthiopien et qui séparent le Nil de la mer Rouge. Nous y admirâmes des forêts pétrifiées et des pierres de granit et d'albâtre oriental. Après quatorze jours de marche, nous arrivâmes à Souakim, sur la mer Rouge, où je célébrai la messe, la première, peut être, depuis treize siècles, qui ait été célébrée, selon le rite catholique, sur ces plages riantes de la Nubie. Je visitai les chrétiens de tous les rites, et je m'embarquai sur un bateau à vapeur du gouvernement égyptien qui, en quatre jours, me transporta à Suez où nous fûmes très-bien accueillis par les RR. PP. Mineurs Réformés. Deux jours après, nous arrivions sains et saufs au Grand-Caire.

“ Ici, je ne dois point passer sous silence un bienfait insigne de M. le commandeur Ceschini, agent diplomatique et consul général d'Autriche près du khédivé. M. Ceschini représenta si bien au souverain de l'Égypte la nécessité de deux établissements au Caire pour acclimater les missionnaires et les Sœurs destinés à l'apostolat de l'Afrique centrale, que le khédivé m'accorda gratuitement dans le quartier Ismaëlieh, un terrain qui valait 43,000 fr. J'ai fait construire sur cet emplacement, l'un des plus magnifiques de la capitale, deux établissements à deux étages, et j'espère que la générosité des bienfaiteurs d'Europe m'aidera à les achever. Depuis le mois de juillet 1876, les missionnaires de l'Institut de Vérone et les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition y sont installés. Depuis 1867, ils résidaient au Vieux-Caire, dans des maisons louées.

“ Ayant reçu du cardinal Franchi, préfet de la Propagande, l'invitation de me rendre à Rome, je quittai l'Égypte et j'arrivai à Rome en avril 1876.

“ Pendant mon absence, les missionnaires de l'Afrique centrale convertirent plusieurs païens. Un de mes projets était d'élever, loin des musulmans, avec qui ils couraient risque de perdre la foi, les nègres et les négresses converties. Se conformant à ma pensée, les missionnaires ouvrirent, dans la plaine des Malbes, qui est pourvue d'eau et de terrains propres à la culture, une colonie de néophytes instruits dans les établissements du Kordofan. La colonie

de Malbes offre aussi le moyen d'enseigner aux néophytes l'agriculture et divers métiers, et elle sert, en outre, de maison de repos aux malades de la mission du Kordofan. Cette colonie croîtra et deviendra peu à peu, sous la direction des missionnaires et des religieuses, une ville toute peuplée d'indigènes catholiques. On fera la même chose pour Khartoum, en créant la colonie de Géref, et ainsi pour toutes les missions du vicariat, où domine l'islamisme.

X

CONCLUSION

“ Il est temps de terminer ce simple aperçu historique. Ainsi que je l'ai dit au début, l'apostolat de l'Afrique centrale est une œuvre née au pied du Calvaire, qui porte l'empreinte et le sceau adorable de la croix ; c'est donc une œuvre vraiment divine. Le Sauveur du monde opère ses merveilles conquêtes sur les âmes par la force de la croix. Après avoir détruit l'idolâtrie et renversé les temples païens, la croix a vaincu les puissances de l'abîme, et elle est devenue, selon la parole de saint Léon, non plus l'autel d'un seul temple, mais l'autel du monde. De l'humble montagne du Golgotha, la croix a rempli l'univers ; elle est adorée dans les temples, vénérée dans les palais ; invoquée sur les drapeaux des armées et sur les pavillons des navires ; elle honore le front des monarques et la poitrine des héros ; elle est partout, sur la terre, sur la mer et dans le ciel.

“ Née et ayant grandi au milieu des ronces et des épines, l'œuvre de la rédemption de la Nigritie donne une idée de son prodigieux développement et de son avenir prospère. La croix est la force qui changera l'Afrique centrale en une terre de bénédiction et de salut. Ses cent millions d'infidèles seront conquis à la vraie foi, non par une force qui déracine les cèdres du Liban et fait trembler les déserts de Cadès, qui heurte et ruine les armées, met en déroute et disperse comme de la poussière les nations et les empires ; mais par une force puissante et douce, qui régénère et descend comme une rosée céleste au plus intime de l'âme ; par cette force divine, dont le Nazaréen, de l'infâme gibet, où il était élevé de terre, une main étendue vers l'Orient, unit, en les embrassant d'un regard, toutes les parties du monde, et fait entrer tous les élus dans son Eglise ; par cette force qui, des mains transpercées du nouveau Samson, fit crouler les colonnes du temple abominable où, depuis tant de siècles, Satan accueillait les adorateurs du monde, et qui a élevé sur ses ruines l'adorable étendard de la croix, en attirant à lui toutes choses : *Si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum.* (Joan. XII, 32.) ”

MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

Dans ces derniers temps, l'attention des savants et des commerçants a été attirée vers l'Afrique Centrale, vers ce pays inexploré jusqu'à ces années dernières et qu'on croyait inabordable tant à cause du climat qu'à cause des mœurs de ses habitants.

Les voyages de Livingstone, de Cameron, de Stanley ont jeté un peu de lumière sur ce point du monde ; la Belgique a organisé, avec le concours des principaux gouvernements européens, une expédition dite internationale dans le but d'explorer ces contrées au profit de la science, et des hommes du commerce en font autant dans des vues de négoce.

L'Eglise ne pouvait se laisser devancer ni par la science, ni par l'intérêt ; on a vu, dans notre dernier numéro (Octobre 1878) l'historique des travaux entrepris par Mgr Comboni au sud de l'Egypte, mais dont le champ de juridiction ne s'étend guère plus loin qu'au 15^{me} degré latitude nord ; aujourd'hui il s'agit de la fondation d'une Mission à l'Equateur même, vers ce point de l'Afrique où l'on avait pensé qu'aucun européen ne pouvait pénétrer vu son ciel de feu, son air embrasé, ses sables brûlants et ses habitants si barbares.

C'est Pie IX qui en a eu la première idée, c'est Léon XIII qui l'exécute.

Rien dans notre siècle ne surpassera en hardiesse et en dévouement l'entreprise de cette mission dans l'Afrique équatoriale.

Ce sont les Missionnaires d'Alger qui ont été chargés par l'Eglise de cette gigantesque entreprise.

C'est aux annales des Missionnaires d'Alger : *Oeuvre de St. Augustin et de Ste. Monique*, que nous empruntons les lettres, récits, etc, si pleins d'intérêt que nous allons lire sur l'inauguration de cette œuvre importante.

Dans une Circulaire à son clergé Mgr l'Evêque d'Alger annonçait la nouvelle en ces termes :

“ Messieurs et chers Collaborateurs,

“ Comme je vous le disais dans ma Circulaire du 3 octobre dernier, les œuvres de la Mission fondée parmi nous, il

y a dix années, et à l'établissement desquelles vous avez concouru avec tant de dévouement, se développent chaque jour, et réclament, de ma part, plus d'application et de soins.

“ Elles m'obligent, en ce moment, à m'éloigner temporairement de vous, afin de m'occuper plus efficacement de Missions nouvelles que le Saint Siège a daigné me confier.

“ Par un premier rescrit de Sa Sainteté le pape Pie IX, de glorieuse mémoire, et par un autre de notre Saint-Père le pape Léon XIII, je viens d'être spécialement chargé de pourvoir à la création, par la société des Missionnaires d'Alger, dans l'Afrique équatoriale, de deux Missions considérables destinées à être érigées en vicariats apostoliques, l'une sur le lac Tanganika, avec Kabébé pour annexe, et l'autre sur les lacs Victoria et Albert-Nyanza. Vous savez tout l'intérêt qui s'attache à ces vastes régions. Explorées d'abord par des voyageurs anglais, allemands et américains, elles sont ouvertes aujourd'hui, et une association puissante, fondée à Bruxelles sous la présidence de S. M. le roi des Belges, a entrepris de les conquérir à la science et à la civilisation par les efforts combinés de tous les peuples chrétiens.

“ Il appartenait au Saint-Siège de couronner et de vivifier tous ces efforts en leur assurant les bénédictions du ciel et le concours dévoué, non plus de soldats isolés, comme ceux qui ont marché jusqu'à ce jour à la conquête de l'Afrique équatoriale, mais encore de véritables légions d'apôtres qui y fixeront leurs demeures et se consacreront à la transformation de ces pauvres peuples encore plongés dans les ténèbres d'une barbarie sanglante.

“ Certes, jamais entreprise ne fut plus digne du secours de Dieu et ne mérita davantage les sympathies des cœurs catholiques; car, en portant les lumières de la foi parmi les nègres idolâtres, elle aura pour résultat de guérir la plaie affreuse qui pèse sur toute une race infortunée, celle de l'esclavage.

“ Il n'est pas, il est vrai, de mission en ce moment plus difficile et plus périlleuse. Un climat de feu, l'ignorance où l'on est encore des conditions d'une société presque sau-

vage, les maladies, l'éloignement, créeront à chaque pas des dangers nouveaux devant les premiers missionnaires, comme ils les ont créés devant les hardis explorateurs Caméron, Livingstone, Stanley, qui les ont précédés. Mais la grâce et la protection de Dieu ne leur manqueront pas, je l'espère, et c'est pour vous prier de les solliciter en leur faveur, que je m'adresse à vous en ce moment.

“ Onze d'entre eux se préparent à partir par l'un des prochains courriers de Zanzibar, pour leur lointaine destination. Moi-même je me rends en Europe, pour régler les affaires de ces nouvelles missions, et surtout leur assurer des ressources qui, comme vous le comprendrez aisément, doivent être considérables.”

Le départ des Missionnaires d'Afrique d'Alger pour l'Afrique équatoriale.

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation, que les premiers apôtres de la Société des Missionnaires d'Afrique d'Alger sont partis de Marseille pour la nouvelle Mission que le Saint-Siège leur a confiée dans l'Afrique équatoriale. Que ce jour soit d'heureux augure pour ces envoyés de Dieu, qui vont appeler à la résurrection, à la vie, ces pauvres âmes assises à l'ombre de la mort !

Ces ambitieux d'une gloire qui n'est pas humaine ont écrit à Pierre dans la personne de Pie IX et de Léon XIII, ils sont allés s'agenouiller à leurs pieds. “ Donnez-nous, leur ont-ils dit, une partie, un lambeau des royaumes qui sont plongés dans les ténèbres, nous voulons y porter la lumière, qui seule éclaire les vrais enfants de Dieu. Nous sommes prêts à endurer la soif, la faim, les supplices et ce que nous avons déjà rencontré : la dérision. Là bas des millions d'âmes dorment un funeste sommeil, elles attendent le signal du réveil pour se ranger autour de la croix. Ces âmes sont à Jésus-Christ, nous voulons les lui rendre.”

Dociles à la voix du Maître, ils sont partis, heureux et contents, ils ont donné à Dieu leur terre natale, leurs affections, leurs espérances, leur vie, leur tombe ; et comme on l'a dit quelque part : “ ils ont pris une croix au pied de laquelle leur mère ne sera pas, ils vont mourir dans les épines

d'une terre aride qui ne fleurira qu'après avoir dévoré leurs ossements."

Après une longue préparation dans le silence et la retraite, ils ont pris le chemin de leur mission. Arrivés à Zanzibar, ils vont pénétrer dans les antres de la barbarie, vivre sous un ciel de feu, au milieu de peuplades sauvages et comme le disait naguère leur vénérable Père, Mgr. l'Archevêque d'Alger : "Le pays que vous allez évangéliser est, on le sait, le dernier asile des barbaries sans nom, de l'abrutissement en apparence incurable, de l'anthropophage, du plus infâme esclavage."

En songeant aux cruels tourments qui attendent ces veillants missionnaires, nous nous rappelons cette scène émouvante due à la plume d'un éminent catholique, persuadé qu'elle se renouvellera pour plusieurs des apôtres de l'Afrique équatoriale.

Un missionnaire envoyé par son évêque dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyen de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon.

En ce lieu vivaient des hommes, des Européens, et parmi eux des Français. Ils les avaient salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas répondu. Il s'établit sous un arbre, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque.....

Un jour, il vit venir à lui un jeune homme grand et beau, qui lui dit pour première parole : en grâce avez-vous à manger ? C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et de faim... Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les racines dont il se nourrissait lui-même. L'affamé n'y put toucher, et son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla.....

Les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, pévorés de fièvre, se dirent : Nous mourrons ici. Que l'un

de nous fasse effort et célèbre une dernière messe : il communiera l'autre et nous bénirons Dieu. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échet au premier arrivé. Il offrit le saint sacrifice pour son frère mourant, et pour lui-même qui comptait aussi mourir, et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin le moribond put donner la sainte hostie à l'agonisant. Le martyr regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel ; et celui-ci, admirait l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière. La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon et ils attendirent la mort, elle ne tarda pas. Dans la nuit le jeune prêtre expirait. Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur la tête en signe de dernière bénédiction et de dernier adieu." C'est à ce prix que le bon Dieu fait des saints.

Voilà le sort qui attend plusieurs d'entre vous, Apôtres de l'Afrique équatoriale ; Vous savez tous cela, et vous ne refusez pas le calice : bien plus, vous avez réclamé l'honneur de franchir ce seuil mortel.

Une mort obscure sera sans doute le prix de vos héroïques sacrifices, mais au livre de vie, tout sera inscrit.

Les hommes incapables de comprendre votre sublime mission, dans l'aveuglement de leur pensée, répondront à vos généreux efforts par le sourire de la pitié.

Mais qu'importe la désapprobation des hommes quand on a l'approbation de Dieu. Pauvres insensés du siècle, ouvrez donc les yeux et voyez les martyrs tomber autour de vous.

Ce n'est point de vous, âmes d'élite, que le Saint-Esprit a dit : "*Oculos suos statuerunt declinare in terram.*" Vos regards sont toujours fixés vers le ciel, votre mère ne recueillera pas votre dernier soupir, vous mourrez seuls, sous le regard de Dieu. Le sacrifice dans ce qu'il a de plus sublime, voilà la couronne que vous portez au front, en attendant que le glaive du bourreau vous en donne une plus précieuse : la couronne du martyr :

Mères, chrétiennes, vos enfants partent pour ne revenir sans doute jamais ; si ces lignes tombent sous vos yeux,

loin de vous attrister, qu'elles vous combent de joie. Ces fils que vous avez donnés à Dieu ne vous semblent-ils pas des saints ? Quand le dernier aura combattu le bon combat, quand le glaive du bourreau ou la misère n'en connaîtra plus, d'autres se lèveront, ils tomberont à leur tour, et il y en aura toujours...

Voici maintenant quelques lettres des Missionnaires d'Alger en route pour l'Afrique équatoriale ; les premières sont écrites d'Aden, à la sortie de la mer Rouge, où ils ont dû faire un séjour forcé de quinze jours ; les autres sont adressées de Zanzibar, au moment où ils se disposaient à quitter la côte pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

“ Aden, le 10 mai 1878.

“ Grâce à vos bonnes prières et à celles des saintes âmes qui s'intéressent à nous, notre voyage se fait fort heureusement. Depuis le mercredi saint, ce jour des derniers adieux, les choses ont marché rapidement : nous avons vu disparaître tour à tour la Maison-Carrée, Notre-Dame d'Afrique, l'Algérie, puis la France, puis la vieille Europe. Dès que nous fûmes sortis de la Méditerranée, aucun de nous n'eut plus même l'ombre du mal de mer. Tous les jours nous disions deux ou trois messes dans notre cabine, chacun célébrait à son tour, les autres faisaient la sainte communion.

“ On ne comprend bien le bonheur de monter chaque jour au saint autel que lorsqu'on en est privé. Cette privation sera l'une de nos plus grandes épreuves, durant notre long voyage.

“ Nous avons mis presque deux jours pour passer le canal de Suez. Les vaisseaux y vont très-lentement et ne peuvent se croiser qu'en certains endroits. Quand on arrive en gare, si un bateau est signalé, on attend qu'il arrive ; on perd ainsi beaucoup de temps.

“ Dès que le soleil a disparu, on jette l'ancre et on ne se remet en marche que lorsqu'il reparait à l'horizon. Sans cette précaution, on serait à peu près sûr d'échouer sur le sable qui borde le goulet qu'il faut suivre.

“ A Suez, j'ai été fort surpris de voir les Arabes, revêtus

de gandouras blanches, bleues et noires, taillées absolument comme les nôtres, les manches étroites et longues et un collet.

“ Durant les trois derniers jours que nous avons passés sur la mer Rouge, la chaleur a été accablante. Il était impossible, pendant la nuit, de se livrer au sommeil, surtout dans les cabines qui sont cependant bien aérées.

“ Nous sommes arrivés à Aden dimanche matin. A peine le *Yanh-Tsé* avait-il jeté l'ancre dans la rade, que des barques de toutes les couleurs et de toutes les formes l'entourèrent. Nous entrâmes dans l'une d'elles avec nos valises, et sept ou huit rameurs poussèrent l'embarcation vers la côte éloignée de plus d'un kilomètre. Comme ils voyaient que nous étions des nouveaux-venus, à qui on pouvait facilement jouer quelque tour, ils passèrent tranquillement devant le débarcadere. Ils nous conduisirent dans une sorte de baie où le bateau ne tarda pas à toucher le sable..... Nous étions à plus de quatre kilomètres du rivage : c'était là, disaient-ils, qu'il fallait descendre, une troupe d'autres nègres entourait en même temps la barque, et chacun se disputait l'honneur de porter sur ses épaules les passagers et les baggages. Vous pensez bien qu'ils n'étaient pas poussés par des motifs d'amour pur, et que notre pauvre bourse aurait bien à payer cher cette entrée triomphale. Il fallut toute l'éloquence et le regard terrible du P. Lourdel pour déterminer nos bateliers à reprendre les rames et les autres nègres à nous laisser. Le P. Pascal dut profiter des épaules luisantes d'un de nos futurs paroissiens, pour aller au devant d'un bon père Capucin, qui nous attendait sur le rivage.

“ Enfin nous touchons la terre. Quel affreux pays que cet Aden, vrai soupirail de l'Enfer par l'aspect et la chaleur ! et pourtant sommes-nous obligés d'y passer deux semaines. Pas un arbre, pas un brin de verdure, des sables, des rochers calcinés et un soleil de feu qui oblige à rester calfeutré dans les maisons une bonne partie de la journée. Pour ne pas mourir de soif, on est obligé de distiller l'eau de la mer qui coûte alors presque aussi cher que le vin : la nourriture tant des hommes que des chevaux vient toute des-

contrées voisines. Il y en a qui prétendent que le Paradis terrestre était ici ou du moins dans les environs, et que c'est de l'Eden qu'Aden a tiré son nom. Je ne sais si cette opinion est bien fondée, mais le fait est que ceux qui la patronnent doivent avouer, s'ils ont jamais vu Aden, que le pays a bien changé depuis.

“ Ajoutez à cela que les vivres y sont hors de prix. Heureusement les bons Pères Capucins ont mis à notre disposition la maison et la chapelle qu'ils ont non loin du port. Comme Aden est à une certaine distance de la mer, les Anglais ont fait bâtir sur le rivage bon nombre de maisons qui sont occupées par des Européens et qui, si elles étaient groupées, formeraient une petite ville.

“ C'est là Steamer-Point : nous sommes installés dans une maison où les Anglais pourraient trouver que le confortable laisse à désirer, mais où nous vivons au moins à peu de frais. Nous avons un bon soldat irlandais à notre service et un arabe qui nous fait la cuisine tant bien que mal. Quoi qu'il en soit, chacun mange avec bon appetit, et la gaité et l'entrain président à tous nos repas.

“ Nous avons vu ces jours derniers le fameux Charlie de Zanzibar, dont parlent le voyageur anglais Cameron et l'Américain Stanley. Il se rend en France pour voir trois de ses sœurs qu'il n'a pas vues depuis trente ans. Après le sultan, il est, dit-il, le personnage le plus important de la ville. C'est un homme d'une soixantaine d'années environ, il aurait pu nous rendre de grands services à Zanzibar, car il a l'air très-bon et très-serviable (1).

(1) Voici le portrait qu'en trace Cameron dans le récit de son voyage à travers l'Afrique : “ Charlie est un Français, un original qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. De chef de cuisine au consulat britannique, il est devenu l'un des notables de la ville. Tous les vaisseaux de la marine anglaise qui arrivent dans le port, sont approvisionnés par Charlie de viande, de bœuf et de pain frais, et le seul établissement qui, dans l'île, approche d'un hôtel, lui appartient. On trouve chez lui des collections d'objets de toute espèce, de toute nature. Il ne sait ni lire, ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède, et se contente de